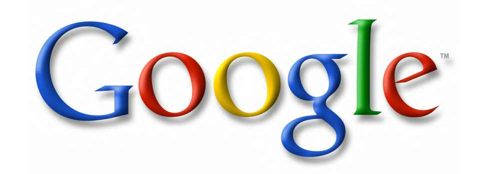
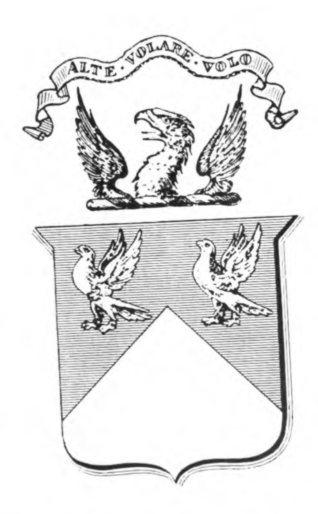



UC-NRLF
$B 288 927


ALTE · VOLARE · VOLO

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQUE
SOCIOLOGIE ET POLITIQUE

CE QU'EST LE GERMANISME

PAR

GEORGES DUMESNIL

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Préface de LOUIS BERTRAND

LA GERMANIE BARBARE — LA GERMANIE ET LE MONDE LATIN — L'ALLEMAGNE MODERNE — SON ORGUEIL — SON IMPUISSANCE — L'ALLEMAGNE ET LE DÉSORDRE — L'ALLEMAGNE ET LA FRAUDE — L'ALLEMAGNE DIVINISÉE — SA BRUTALITÉ — FAILLITE DU GERMANISME

LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Ce qu'est le Germanisme

PRINCIPAUX OUVRAGES DE M. G. DUMESNIL

PHILOSOPHIE

Du Rôle des Concepts dans la vie intellectuelle et morale. *Essai théorique d'après une vue de l'Histoire.* Un vol. in-8°. Hachette, 1892...... 5 francs.

Le Spiritualisme. Un vol. gr. in-8°, 1902, 2e édit. Beauchesne, 1911. Ouvrage couronné par l'Académie de Bordeaux (prix Armand Lalande).. 7 fr. 50

Le Miroir de l'Ordre. Un vol. in-8°. Beauchesne, 1907. 1 franc.

Les Conceptions philosophiques perdurables. Un vol. in-8°. Beauchesne, 1910.................. 6 francs.

La Sophistique contemporaine. *Petit examen de la philosophie de mon temps.* Un vol. in-8°. Beauchesne, 1912.............................. 7 francs

CRITIQUE

L'Ame et l'Évolution de la Littérature *des origines à nos jours.* 2 vol. in-12. Société française d'imprimerie et de librairie, 1903. Ouvrage couronné par l'Académie française............. 7 francs.

SCIENCE DE L'ÉDUCATION

La Pédagogie dans l'Allemagne du Nord. Un vol. in-12. Delagrave, 1885....................... 3 fr. 50

De Tractatu Kantii pædagogico. Un vol. in-8°. Hachette, 1892................................ *Épuisé.*

Pour la Pédagogie. Un vol. in-12. Armand Colin, 1902. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques................ 3 fr. 50

Nota. — *On peut se procurer ces ouvrages en s'adressant à M. Beauchesne.*

GEORGES DUMESNIL

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

CE QU'EST LE GERMANISME

Préface de LOUIS BERTRAND





PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78

PRÉFACE

Ceci est un livre posthume.

Dans un avant-propos qu'on lira plus loin, l'auteur nous avertit lui-même que c'est le résumé d'un cours public professé par lui à l'Université de Grenoble pendant l'hiver de 1915-1916. *Bien qu'on n'y retrouve, nous dit-il, ni le mouvement, ni la vie de l'improvisation, il jugeait néanmoins utile de publier ces pages et il les avait soigneusement préparées pour l'impression. Sa famille et ses amis se sont fait un devoir d'exécuter ses intentions, bien convaincus que ce n'était pas là seulement rendre un pieux hommage à sa mémoire, mais un réel service au grand public, à qui ce livre fut primitivement destiné.*

S'il n'est pas du même rang que les grands écrits philosophiques de Georges Dumesnil, il a néanmoins, comme eux, une haute valeur pédagogique. Sous une forme extrêmement concise, nette, claire, frappante, il condense les données d'immenses lectures. D'abord, il met à la portée du lecteur le

plus distrait ou le plus superficiel des textes originaux et d'une importance capitale, qu'il faudrait, sans cela, aller découvrir dans les historiens de l'antiquité. Il nous traduit en langage clair et il ramasse pour nous, en quelques formules facilement portatives, les conclusions des innombrables critiques et historiens modernes, qui se sont occupés de l'Allemagne. Enfin il synthétise d'une façon très originale toutes ces notions essentielles, et il nous propose une théorie complète et neuve du germanisme qui, pour être extrêmement audacieuse en ses raccourcis nécessaires, côtoie néanmoins de très près la réalité. Depuis le commencement de cette guerre, il ne se passe presque pas de jour sans que des faits douloureux ou abominables ne viennent lui donner une confirmation nouvelle.

Sans doute, l'image que Dumesnil nous offre ici de l'Allemagne est résolument unilatérale. *Il ne s'agit que des contrariétés qui nous divisent d'avec elle. C'est une systématisation du germanisme envisagé uniquement dans ce qu'il a d'hostile à notre idéal de culture latine et française. On estimera peut-être qu'il a poussé au noir son tableau, qu'il ne tient compte que du mal, que des défauts de cœur et d'esprit, des tares de race, des erreurs et des vices de nos voisins. Mais son sujet le voulait ainsi : il s'agissait seulement de faire bien com-*

prendre au lecteur sur quoi se fondent les contrariétés et les inimitiés foncières qui, de tous temps, ont dressé le Germain contre la France ou le Gallo-Romain. Cela n'empêchait nullement l'auteur de rendre justice aux qualités généralement peu aimables des Allemands. A côté du mal, il n'ignorait pas le bien qu'on en pourrait dire. Et nul n'était plus persuadé que lui que, dans tous les ordres de la connaissance, comme dans tous ceux de la pratique et de l'action, quelle qu'elle soit, nous avons beaucoup à apprendre d'eux.

De tout cela, — qualités et défauts germaniques — Dumesnil avait une idée assez nette, même avant cette dernière guerre. Il n'a pas eu, comme tant d'autres, à changer d'opinion devant le démenti brutal des faits. Quelque temps après sa sortie de l'École normale, il avait été chargé d'une mission en Allemagne, il y avait séjourné, avait étudié de près certaines organisations scolaires et, outre ce butin pédagogique, il en avait rapporté quelques impressions assez vives. Je ne voudrais point cependant exagérer l'influence de cette visite sur les idées de ce normalien frais émoulu de l'école. Je ne suis point d'avis que les voyages forment la jeunesse : ils ne forment que les hommes mûrs, capables de voir et de réfléchir sur ce qu'ils ont vu. La jeunesse a bien autre chose à faire, et, malgré

ses prétentions à l'indépendance, ses velléités révolutionnaires, elle est tellement docile à la suggestion des milieux, tellement facile à éblouir et aussi tellement prompte à l'imitation!... Depuis 1870, *nous avons envoyé en Allemagne des centaines de boursiers et de missionnaires : le peu qu'ils nous ont appris sur un pays dont ils auraient dû tout savoir, est une chose vraiment stupéfiante. Je veux bien que ni le commerce, ni l'industrie, ni l'armée, ni la marine n'étaient le moins du monde leur affaire. Mais, en dehors de leurs études particulières, au moins, l'état de l'esprit public de l'autre côté du Rhin requérait toute leur attention. On compte ceux qui ont eu l'idée de s'en préoccuper. Un tel manque de sens pratique et même national chez nos universitaires forme un contraste pénible et saisissant avec les habitudes d'esprit et, en général, la conduite de leurs collègues allemands à l'étranger.*

Néanmoins, si jeune que fût Dumesnil lors de son séjour en Allemagne, si mal défendu encore contre les mirages des pays inconnus, il était homme de trop de bon sens et, avec cela, observateur trop avisé, pour n'être point frappé et inquiété par le spectacle de la force allemande. Cette inquiétude perce en maints passages de ses écrits, surtout dans les articles d'un si haut caractère à la fois patrio-

tique et intellectuel, qu'il écrivit pendant les années immédiatement antérieures à la catastrophe. Peut-être, comme nous tous, n'a-t-il pas eu une idée suffisante de cette force. Mais nous, gens de lettres, ce n'était point notre métier que d'épier les accroissements de cette force économique et militaire, de plus en plus menaçante, ou si nous en avions l'intention, avec le vague désir de tourner nos regards de ce côté, nous constations que d'autres, et des plus qualifiés parmi nous, avaient assumé en quelque sorte officiellement cette tâche. Nous nous disions : « Un tel et un tel montent la garde au Rhin. Dormons en paix : la frontière est bien gardée ! »

Ces restrictions faites, il faut se hâter de dire que Dumesnil n'a pas attendu l'invasion de 1914 *pour dénoncer la perversion et la malfaisance de la pensée allemande. Sur son domaine propre, là où sa compétence pouvait réellement s'exercer, on doit reconnaître que ce professeur de philosophie a fait bonne garde contre les idées délétères d'outre-Rhin. Depuis longtemps, il sentait le péril germanique. Il n'a pas eu besoin, comme maints pontifes de Sorbonne, que les Allemands fussent aux portes de Paris, pour s'apercevoir du lien très étroit qu'il y a entre leur morale, leur politique, voire leur conception et leur conduite de la guerre et les systèmes de leurs*

philosophes. Nul n'a plus combattu que lui les survivances du kantisme et du vieil idéalisme hégélien. Derrière les théoriciens plus modernes du Surhomme ou de l'Inconscient, derrière les sectaires du monisme matérialiste, il a deviné les hordes de barbares disciplinés et conquérants, qui, dans l'ivresse de leur force, finissent par se déifier eux-mêmes, ou, dans leur fureur de négation métaphysique et religieuse, par se ruer au néant. De là cette odeur de mort, qui s'exhale de la philosophie et de la haute poésie allemandes et que Dumesnil nous a conjuré, souvent avec une belle éloquence, de ne pas respirer plus longtemps. Ainsi, le livre que voici n'est nullement une œuvre de circonstance. Il n'a pas été improvisé pour les besoins d'une cause tout actuelle. Il tient à ce qu'il y a de plus intime dans la pensée de l'auteur, et peut-être que, pour bien comprendre cet opuscule et lui donner son vrai prix, il conviendrait de le rattacher à l'œuvre tout entière du maître de Grenoble.

***

Le moment n'est peut-être pas venu de parler de cette œuvre (1), *dont l'influence — que je crois profonde — n'a pas encore eu le temps de se manifester aux yeux toujours peu clairvoyants des critiques professionnels. Cependant, je la tiens pour une des plus originales qui aient paru en ces vingt dernières années. Dumesnil était un être de foi et de vérité, et, à de certains moments, il avait des accès d'enthousiasme qui le soulevaient jusqu'au lyrisme. Mais surtout c'était un homme de haute raison et — on ne saurait trop y insister, tant c'est rare chez nos intellectuels — un homme de grand bon sens. Sa bonne foi était d'une candeur absolue. Et justement à cause de cela, il était difficile à tromper. Il exigeait des autres la stricte honnêteté intellectuelle qu'il s'imposait à lui-même. Croyant, il prétendait remonter aux sources de sa croyance, et, tant pour lui que pour autrui,*

(1) Les principaux ouvrages de Georges Dumesnil sont les suivants : *Du rôle des concepts dans la vie intellectuelle et morale*. Paris, Hachette, 1892. — *L'âme et l'évolution de la littérature, des origines à nos jours*. Paris, Lecène et Oudin, 1903. — *Le Miroir de l'ordre*. Paris, Beauchesne, 1907. — *Les Conceptions philosophiques perdurables*, 1910. — *Le Spiritualisme*, 1911. — *La Sophistique contemporaine*, 1913.

en fournir des raisons que toute intelligence droite pût avouer.

Je n'aurai pas la témérité d'apprécier son rôle ou de déterminer sa place dans le mouvement philosophique contemporain. Mais, ce que je puis bien dire, parce que cela saute aux yeux, c'est que personne n'aura plus contribué que lui, en philosophie comme en littérature, à restaurer la notion de personnalité et à préciser la notion d'âme, laissée un peu flottante par nos essayistes et nos romanciers psychologues. Après Maine de Biran, il a rénové ce spiritualisme, qui est peut-être l'expression la plus complète et la plus haute de la pensée française. Il a renoué la tradition cartésienne, en corrigeant Descartes par saint Augustin et par saint Thomas. Pour lui, l'Être et la Pensée se confondent. L'âme est une, quoique multiple en ses facultés. Elle se distingue de la matière, comme la pensée, de l'étendue, et Dieu, de l'univers. L'Être parfait explique seul les formes imparfaites de l'être. Le plus ne sort pas du moins. Les manifestations élémentaires de la vie ne contiennent point en puissance ses manifestations supérieures... Il y avait une belle hardiesse, convenons-en, à rajeunir et à fortifier ces vieilles vérités, ou, pour parler comme Dumesnil, ces « conceptions perdurables », à une époque où la philosophie universitaire se

traînait encore dans le phénoménisme, dans on ne sait quel vague scientisme à tendances monistiques ; où, dans tous les domaines de la spéculation comme de la pratique, on se faisait gloire de supprimer le transcendant et de suivre « la voie d'en bas ». Le nouveau théoricien du spiritualisme prouve une fois de plus qu'une telle conception de l'univers, c'est le monde renversé et que cette « voie d'en bas » ramène à tous les errements de la sophistique. Pour avoir renié le « transcendant » en morale comme en métaphysique, on se heurte à des contradictions et à des absurdités continuelles, on finit par sombrer dans l'anarchie et dans l'incohérence. De même que la vie inférieure est suspendue à un principe transcendant, la raison est suspendue au mystère. Comme disait saint Augustin, il faut croire pour comprendre, et il faut comprendre toujours plus, pour croire plus encore, pour multiplier le mystère, c'est-à-dire les possibilités de conquête de l'intelligence. Tuer le Mystère, c'est tuer la Raison. Vouloir le remplacer par les prétendues aperceptions d'une psychologie empirique, c'est le laisser subsister tout entier. Après l'analyse d'une théorie bergsonienne, Dumesnil finissait par s'écrier : « Oh ! Bergson, mon ami ! comme il reste du mystère ! »

Naturellement, Dumesnil, critique littéraire, n'a

fait que développer et appliquer les principes de sa philosophie. Il s'est beaucoup occupé de littérature, sans doute parce qu'il trouvait, dans ce domaine immense et regorgeant, à travers le fourmillement des erreurs, le mirage de toutes les fantaisies et de toutes les illusions, une réalité beaucoup plus profonde et beaucoup plus vivante que sur l'aride terrain de la science proprement dite. Il voyait aussi dans l'observation du romancier, dans l'imagination ou dans l'émotion divinatrices du poète des facultés analogues à celles du métaphysicien et du psychologue. Il admettait avec moi qu'il y a un mode de perception propre au littérateur et ce que nous appelions une « connaissance poétique des choses ». En tout cas, le plus considérable de ses ouvrages — au moins par l'étendue — est consacré tout entier à la littérature et à son évolution depuis les origines jusqu'à nos jours. Mais le philosophe n'y abandonne pas ses droits, bien au contraire. Ce livre, qui fait pendant à son premier essai sur le Rôle des Concepts, *est une véritable construction philosophique. L'auteur, essayant de saisir les démarches essentielles de l'esprit dans les divers ordres de connaissance, découvre, dans l'ordre littéraire, le même rythme que dans l'ordre religieux et moral.*

Plus tard, à partir de 1907, *il dirigea une revue*

publiée à Grenoble, — l'Amitié de France, — *dont le caractère était au moins aussi littéraire que philosophique. L'action, comme la doctrine, en fut excellente. Dumesnil esthéticien et critique s'efforça d'illustrer et de propager son idéal spiritualiste : là encore, il travailla à restaurer la notion d'âme et de personnalité, — l'âme émotive, volontaire, intelligente, la personnalité humaine épanouie dans toute la splendeur de ses facultés. Les âmes incomplètes, abâtardies, ou morbides, ne peuvent être décrites que comme des cas de dégénérescence. C'est pourquoi il a attaqué si vigoureusement les abouliques et les incohérents, qui se complaisent dans leur ataxie morale, leur veulerie, leur gâtisme, ou leur faisandage. Comme en métaphysique, il réintroduit en littérature le sens du mystère. C'est pourquoi il a été si résolument un réaliste, car le mystère non seulement fait partie de la réalité, mais il l'approfondit et il l'explique. Au fond, l'art ne peut être que réaliste : ce qu'on entend inexactement par réalisme en art, c'est une notation superficielle de la réalité, tandis que ce qu'on est convenu d'appeler idéalisme n'est, en somme, que le réalisme intégral, c'est-à-dire un art qui s'efforce d'épuiser ou de symboliser tout le réel. Balzac était, pour Dumesnil comme pour moi, le type le plus complet du réaliste intégral. Mais il admirait peut-être*

davantage Flaubert à cause de son lyrisme plus haut et de sa phrase plus parfaite. Il voyait en lui un réaliste scrupuleux, qui s'applique à copier consciencieusement tout le réel, sans y rien ajouter, et qui ne s'arrête que devant le mystère, en reconnaissant son impuissance à expliquer et à conclure. Il admettait ce scepticisme conséquent, directement hérité de Montaigne, lequel laisse la porte ouverte à la foi, parce que la foi n'est pas plus absurde que le reste.

Avec beaucoup de vigueur et de hardiesse d'esprit, Dumesnil avait du goût. Il allait naturellement à ce qui est élevé, fort, solide et franc. La grâce, le brillant, le chatoyant même le ravissaient. Il avait des indulgences pour des délicatesses et des raffinements de sensibilité et de langage, qui s'exagéraient quelquefois jusqu'à l'affectation et la mièvrerie. Enfin, son goût était large, accueillant, ennemi du convenu et du factice, avide de nouveauté. On ne pourrait lui reprocher que d'avoir été trop large à l'occasion. Avec sa fraîcheur d'âme, sa promptitude à l'enthousiasme, son admirable bonne foi, il résistait mal au charlatanisme de certains simulateurs littéraires. Peut-être aussi, suivant le mot de Sainte-Beuve, était-il généreusement préoccupé de « sonner la cloche » le premier, en l'honneur de tout talent nouveau. Néanmoins, je me suis étonné,

une ou deux fois, de le voir se précipiter un peu témérairement vers certains excentriques, dont la gloire est chanceuse. J'en parle d'autant plus librement ici, que je l'ai plaisanté autrefois sur ces engouements, assez étranges chez un homme si sérieux et si grave. Peut-être, après tout, est-ce lui qui avait raison...

A part ces légers écarts, Dumesnil fut exemplairement provincial, — provincial comme on doit l'être, comme on l'est même à Paris, comme le furent un Flaubert, un Loti, un Stendhal : c'est-à-dire que, là où le hasard l'avait placé, il développa en toute sincérité le tempérament, le caractère, les dons qu'il tenait de son terroir natal. Né à Rouen, passant une partie de l'année en Dauphiné et l'autre en Gascogne, il fut à Grenoble, comme à Lassagne, un parfait Normand, aussi Normand que s'il fût resté à Rouen même. J'ai toujours combattu l'erreur de certains régionalistes mistraliens qui veulent obliger l'écrivain à la résidence et lui imposer des sujets exclusivement locaux. Comme si Balzac était moins Tourangeau dans la Peau de chagrin *que dans* le Curé de Tours *ou les* Contes drôlatiques ! *Et puis il ne s'agit pas d'être Normand, ou Tourangeau, ou Auvergnat : il s'agit avant tout d'être un grand écrivain. Il est trop naturel que les petits auteurs se*

précipitent sur les petits sujets à leur portée.

C'est ainsi que Dumesnil fut régionaliste à sa façon, qui est la bonne et même la seule possible. Normand original en Dauphiné, il ne tarda pas à grouper autour de lui une élite, qui n'était point étroitement dauphinoise, mais qui lui venait de tous les points de la France et qui comprenait même une forte proportion d'éléments parisiens. Ce groupement ne pouvait être que très instable. L'autorité, le talent et la pensée du maître formaient à peu près l'unique lien entre les disciples. Lui disparu, ceux-ci étaient condamnés à la dispersion. Les utopistes du régionalisme littéraire ne se rendent pas assez compte que les petits centres intellectuels ou artistiques ont besoin pour subsister du prestige et de l'ascendant d'une forte personnalité, qui attire les talents secondaires, les esprits cultivés et les amateurs. La plupart du temps, le grand homme vient du dehors. Gœthe est venu de Francfort à Weimar. Mais que le maître s'appelle Gœthe ou Mistral, qu'il soit du pays ou qu'il soit un étranger, le centre littéraire qu'il a créé ne se comprend pas sans lui. Maillane et Weimar n'existent plus, dès que Gœthe et Mistral ne sont plus là. En outre, pour maintenir des traditions de culture et d'art, pour perpétuer l'enseignement d'un grand artiste ou d'un grand écrivain dans un certain

milieu, il y faut une société oisive, une petite cour, une aristocratie locale, qui ait le goût des choses de l'esprit. Enfin, pour y fixer ou pour y retenir des artistes ou des savants, il faut qu'ils y trouvent une foule d'avantages matériels: la facilité de se faire éditer, d'obtenir des commandes, d'organiser la publicité autour de leurs œuvres et de les faire vendre, sans parler des satisfactions d'amour-propre, des honneurs, des plaisirs, des fêtes, de la considération. Tout cela ne s'improvise pas avec des programmes esthétiques et des déclarations de principes. Pour que des centres pareils arrivent à se former, il est nécessaire qu'ils répondent à des besoins réels et non à des fantaisies de lettrés. On pourra bien lancer toutes les revues régionales que l'on voudra: ce ne seront que d'éphémères attrape-nigauds à l'usage de quelques malins, si, derrière ces revues, il n'y a pas un homme ou un groupe d'hommes de grand talent et, derrière ceux-ci, des intérêts engagés.

La revue fondée par Dumesnil ne pouvait donc pas lui survivre. Mais ses doctrines esthétiques et philosophiques, propagées et développées par de jeunes professeurs et par de jeunes écrivains, ont un vaste avenir devant elles. Croyant, il a suscité des convictions, comme un apôtre. Directeur de consciences et d'intelligences, il a su se faire aimer

autant que respecter. Écrivain, il laisse derrière lui quelques livres qui sont très probablement des chefs-d'œuvre de méthode et d'exposition. Ces livres, si condensés et si fermes, parfois si pleins de verve et de bonhomie entraînante, contiennent les germes les plus féconds. L'influence de Dumesnil sur le grand public va seulement commencer. En tout cas, nul n'aura plus contribué que lui à changer l'air des officines philosophiques, et, d'une façon générale, à renouveler l'atmosphère intellectuelle de notre pays.

LOUIS BERTRAND.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

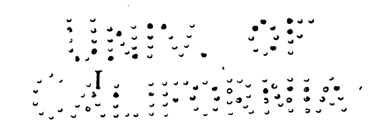
Sous ce titre : *la Pensée de l'Allemagne*, j'ai fait pendant l'hiver 1915-1916, dans l'amphithéâtre de l'Université de Grenoble, une série de neuf leçons (sans parler de la première qui ne fut que d'introduction, et où je payai notre tribut de souvenirs à nos morts). Les pages qui suivent peuvent être considérées comme la rédaction de ces neuf discours. Toutefois ceux qui y ont assisté ne les pourraient reconnaître que comme on reconnaît un vivant dans un dessin. Toute la forme concrète a disparu, emportée avec les paroles que je prononçais : « *Verba volant* ». Et rien ne me répugnerait davantage, à vrai dire, rien ne me serait plus impossible que d'imiter dans le silence du cabinet, la plume en main, le mouvement et la vie de l'improvisation. Il ne me reste que les notes fort exactes sur lesquelles je me suis appuyé ; je ne fais ici que les habiller de phrases que la grammaire puisse avouer et mettre entre elles des liens que chacun puisse saisir.

Je remercie le public qui, en m'écoutant avec un chaleureux empressement, m'a encouragé à mener à

bien l'entreprise considérable que j'avais formée, et je souhaite que mes discours écrits retrouvent auprès de mes lecteurs une faveur analogue.

Étant donnée la masse considérable d'ouvrages et de volumes que j'ai dû consulter pour composer ces leçons, j'aurais pu en cribler la rédaction d'une multitude infinie de notes. J'ai pris le parti de n'en mettre pour ainsi dire aucune.

Ce qu'est le Germanisme



I

LA GERMANIE BARBARE

GÉOGRAPHIE

Il ne serait pas aisé de déterminer exactement les limites de l'ancienne Germanie, d'autant que les renseignements anciens ne sont pas d'une parfaite précision, et que ces limites n'ont pas laissé de varier sensiblement. On peut assigner un temps où la Germanie s'avançait un peu moins à l'ouest que l'habitat actuel des Allemands et où, en revanche, elle s'étendait à l'est davantage.

Ce qui nous intéresse, c'est la configuration générale de ce pays en tant qu'elle subsiste et donne un caractère durable et spécial au lieu de séjour, au réceptacle de nos mauvais voisins.

Ce qui me frappe, c'est que ce pays est très facile à défendre. Une série de fleuves, souvent assez impétueux, vite élargis, y coulent tous parallèlement du sud au nord : le Rhin, l'Elbe, l'Oder, la Vistule. Ce sont autant de fossés inondés, malaisés à franchir l'un après l'autre. Du côté français, une première ligne de fortifications naturelles est constituée, dans

l'état actuel des choses, par les Vosges, les Ardennes, l'Eifel et se continue par la basse plaine du Rhin, non moins incommode à passer que les montagnes. Une seconde ligne, autant dire une troisième, si on a compté le Rhin, se dresse par les hauteurs continues de la Forêt Noire, du Taunus, du Harz et de l'Erzgebirge, membres de cette forêt hercynienne qui fut l'effroi des anciens. Au sud, les Alpes forment un énorme rempart. La barrière, pour mettre une frontière à l'est, remonte vers le nord par les monts de la Bohême et de la Thuringe ; au delà le pays est indéfiniment marécageux ; le côté du nord se développe en rivages très bas, c'est-à-dire de ceux qui ne peuvent être approchés par une flotte ayant un fort tirant d'eau. L'ensemble représente donc une immense forteresse dont toutes les faces sont d'un accès rébarbatif, un quadrilatère encore renforcé par d'importants obstacles intérieurs.

Cette contrée si bien faite pour s'opposer aux envahissements favorise au contraire l'invasion des pays voisins. Elle donne le conseil de descendre en Italie par le Tyrol, route que les empereurs teutoniques ont suivie tant de fois avec leurs armées ; c'est que les pentes douces des Alpes sont au nord et invitent à atteindre les cols, tandis qu'on dévale dans la plaine italienne d'une chute subite. Vers la France, la voie est toute faite par la Meuse, la Sambre et l'Oise. Dira-t-on qu'elle est faite dans les deux sens ? Ce serait se leurrer d'une apparence.

D'une part elle tombe sur Paris, cœur du pays ; si on la suit en sens inverse, on débouche vis-à-vis du Harz et de plaines vagues, où il n'y a nul centre vital, avec toute l'Allemagne du Sud à revers, prête à frapper l'envahisseur de flanc et de dos. De là, indépendamment de toute autre raison, l'importance pour nous de l'Alsace qui nous met tout près de Francfort-sur-le-Mein, cette porte du milieu de l'Allemagne, et qui en coupe les deux parties.

Ajoutons que cette terre fut toujours fertile en troupeaux, en grains, en métaux avant de l'être comme aujourd'hui en cette matière avec laquelle on achète et on produit toutes les autres : le charbon.

LA RACE

On a répété jusqu'à présent que les Germains étaient des Aryens comme les Grecs, les Latins, les Gaulois (1). Des recherches récentes ébranlent cette opinion, si accréditée qu'elle soit. Une race dolichocéphalique se serait avancée par le nord vers les parages de la Baltique ; une autre plus dolichocéphalique encore aurait remonté des rivages de la Méditerranée vers les régions de la Germanie et se serait fondue avec la première. Une troisième nettement brachycéphale se serait présentée le long des mon-

(1) Et je l'ai dit moi-même à mon cours. C'est depuis lors que j'ai appris d'autres nouvelles. Ce point est le seul où j'introduise un changement par rapport aux choses que j'ai énoncées.

tagnes et aurait apporté aux deux précédentes, avec un sang nouveau, une civilisation supérieure, celle du bronze, et ce qu'elle comporte d'arts de la paix et de la guerre, tels que les fortifications. Mais il y a plus : l'étude de la phonétique comparée, après certaines constatations faites sur la prononciation allemande et la position de l'accent tonique, conclurait que la langue aryenne n'était point primitivement celle des peuplades germaniques, que celles-ci l'ont toute reçue du dehors, évidemment d'une civilisation supérieure, l'adaptant à des organes relativement grossiers. S'il en est ainsi, l'Allemagne, dès les temps préhistoriques et jusque dans sa langue, aurait subi cette loi qui au cours des siècles lui a imposé d'emprunter toute sa culture, qui demeure jusqu'à un certain point adventice sur un fond de barbarie native trop souvent disposé à reparaître. Nous voici bien loin de certains dogmes allemands d'après lesquels les Germains représenteraient la race aryenne dans sa pureté, bien loin aussi des opinions de Tacite qui croyait voir en eux une race pure. Ils lui ont paru tous à peu près semblables, comme il arrive quand on connaît mal les gens.

Par comparaison avec ses compatriotes romains, il les a vus grands, blonds ou roux, avec des yeux bleus. Ils étaient peu stables à cause de leur agriculture encore médiocre et de leurs guerres perpétuelles. Ils n'avaient pas de nom commun comme les Gaulois ; leur nom même ils l'ont reçu de l'étranger.

Les luttes incessantes des tribus entre elles ont été une des causes principales des invasions germaniques, un peuple poussant l'autre. Leur courage militaire est hors de conteste, mais se soutenait surtout quand ils étaient bien groupés en troupes, ensemble et comme d'un bloc. Ils avaient peu de goût pour se battre en rase campagne; leurs préférences étaient pour les embuscades, pour la lutte à l'aide de fortifications faites de chariots ou autrement. Ils avaient pour enseignes des monstres. Ils s'animaient en chantant le bardit, qui aussi bien ne paraît pas avoir été étranger à certaines peuplades de la Gaule; ce n'était peut-être rien qui leur fût bien spécial. On dit qu'ils aimaient le sang, qu'ils étaient ivrognes, rusés et menteurs. Un peuple, par défiance des autres, se faisait volontiers une frontière en dévastant le territoire à son entour : c'est ce qu'ils appelaient un « mark », une marche. Les princes s'attachaient une clientèle en menant leurs troupes au pillage. Ils sont capables, dit Tacite, de supporter de grands maux s'ils ont l'espoir d'un butin. Il leur accorde des sentiments de fidélité envers leurs chefs. Il leur attribue aussi de la retenue envers les femmes. Il n'est pas fâché de trouver des vertus à des sauvages pour les opposer à la dépravation romaine. Quoi qu'il en soit, les femmes des Germains étaient dans une situation très dépendante et servile; ceux qui étaient assez riches ne manquaient pas d'en avoir plusieurs, et ce sera encore le cas de Charlemagne; à elles

incombait en grande partie le travail de la terre considéré comme vil par les guerriers. D'ailleurs il y avait des esclaves.

RELIGION

Il semble qu'il n'y eût pas de temples, ou il n'y en eut guère ; les bois sacrés en tenaient lieu. La race adressait son culte au soleil, à la lune et comptait le temps par les nuits, non par les jours. Ils adoraient, dit-on, un dieu de la guerre sous la figure d'une épée nue ; et ne doutons nullement que ce soit une des raisons pour lesquelles il est si souvent question du glaive allemand (*das Schwert*) dans les discours des chefs allemands d'aujourd'hui. Ils avaient un dieu du tonnerre, *Thor* ou *Donar*, armé du marteau ; la terre était *Ertha* ou *Holda*, la fécondité *Freya* ou *Frigga*. *Odin* était une sorte d'esprit supérieur. Ces rudiments ne prirent le corps d'une mythologie organisée que chez les Scandinaves, qui ne reçurent le christianisme que fort tard. Les Walkyries planaient au-dessus des combats pour emporter les ombres des vaillants guerriers.

On sacrifiait des animaux et des hommes. On pratiquait diverses formes de divination ; des prêtres y étaient employés et aussi des femmes, « Velledas ou Alrunes ». Les prêtres seuls avaient le droit de frapper les hommes libres ; les Allemands de nos jours sont bien déchus de cette immunité, et se laissent rouer de coups sans difficulté. La

« superbe brute blonde », dit-on, ne l'entendait pas ainsi.

LES GAULOIS

Plaçons en regard de ces Germains le peuple où nous reconnaissons plus directement nos aïeux. Voici ce qu'en dit Caton : « Ils aiment à combattre avec « courage et à parler avec intelligence ; ils sont batail- « leurs et vantards, légers et inconstants ». Et voici ce qu'en dit Strabon : « Le caractère commun de « toute la race gallique, c'est qu'elle est irritable et « folle de guerre, prompte au combat, du reste simple « et sans malignité. Si on les irrite, ils marcheront « ensemble droit à l'ennemi et l'attaquent de front, « sans s'informer d'autre chose. Aussi par la ruse, « on en vient aisément à bout ; on les attire au com- « bat quand on veut, où l'on veut, peu importent les « motifs ; ils sont toujours prêts, n'eussent-ils d'autres « armes que leur force et leur audace. Toutefois, par « la persuasion, ils se laissent amener sans peine aux « choses utiles ; ils sont susceptibles de culture et « d'instruction littéraire. Forts de leur haute taille « et de leur nombre, ils s'assemblent aisément en « grande foule, simples qu'ils sont et spontanés, pre- « nant volontiers en main la cause de celui qu'on « opprime ; enfin ils aiment les autres peuples ».

Leurs prêtres, les druides, étaient exempts d'impôts et de service militaire ; ils se recrutaient par des séminaires où le temps de l'écolage était fort long ; ils

tenaient des collèges et des universités fort peuplés où ils enseignaient les dogmes de la Providence et de l'immortalité de l'âme ; ils exerçaient des fonctions judiciaires et usaient de l'excommunication ; ils tenaient des synodes ou des conciles et se donnaient un chef suprême dont le choix n'allait pas toujours sans combat. Parmi leurs divinités, il convient de signaler comme bien caractéristique *Ogni,* l'Hercule gaulois, dieu de l'éloquence intelligente, qui retenait près de lui ses auditeurs charmés, par des chaînes d'or allant de ses lèvres à leurs oreilles. En somme, César, tout Romain qu'il était, ne les considère pas comme des barbares et parle de leur civilisation (*cultus*), dont ils étaient eux-mêmes fiers en se comparant aux Germains.

LES NIBELUNGEN

Revenons à la « brute blonde ». On voit comme sa mythologie rudimentaire et brutale ne souffre aucune comparaison avec celle des Méditerranéens, ni sa culture avec celle des Gaulois, ni peut-être son âme avec celle de ses voisins en deçà du Rhin. Nous y pénétrerons davantage si nous consultons le célèbre poème des *Nibelungen,* rédigé au moyen âge, mais où les critiques s'accordent à trouver une expression des sentiments qui dès l'origine animaient la race.

Le roi Nibelung est mort. Il a laissé un gros trésor.

Et comment, dans un poème qui symbolise le génie de l'Allemagne, ne serait-il pas tout de suite question d'un trésor? Les fils de Nibelung s'apprêtent à partager le trésor paternel quand le héros Sigfrid s'approche. Il faut lui offrir une part. Il choisit l'épée Balmung avec laquelle il ravit aux fils de Nibelung et le trésor même et le pays. Puis il va demander Grimhilde, fille du roi des Burgondes. Il menace de la prendre, mais on la lui donne. De ce chef, il a un beau-frère, Gunther, épris de l'héroïne Brunehilde. Pour l'obtenir, il fallait lancer plus loin qu'elle un rocher, la vaincre à la lance et à l'épée et, une fois fiancée, lui faire violence. Sigfrid entreprend cette conquête pour le compte de Gunther ; grâce à des sortilèges, il y réussit, mais ne poussant pas à l'extrême ses avantages, se contente d'emporter l'anneau et la ceinture de la guerrière. Et il a l'imprudence de les donner à sa femme. Il n'en faut évidemment pas davantage pour susciter une inexpiable inimitié entre Grimhilde et Brunehilde. En vain Sigfrid essaie de mettre sa femme à la raison en la corrigeant ; mais Brunehilde prend les devants en suscitant le traître Hagen, qui tue Sigfrid et plonge le trésor du Nibelung dans le Rhin, au gouffre de l'ondine Loreley. Grimhilde est veuve. Avide de rentrer dans la possession du trésor, elle épouse Etzel (Attila), roi des Huns, et dans un grand banquet qu'elle a ménagé, excite une querelle entre les Huns et les Burgondes. Ceux-ci sont enfumés et tués, Gunther et Hagen sont faits

prisonniers. Grimhilde frémit de se faire rendre le trésor et, sur le refus que lui opposent Gunther et Hagen de lui révéler le lieu où elle le retrouverait, elle fait trancher la tête à son frère, elle perce Hagen avec l'épée de Sigfrid. Indigné, le serviteur du Goth Dietrich (Théodoric) d'un revers la coupe en deux.

Combien tout ceci est loin de notre *Chanson de Roland*, bien que la rédaction soit d'une époque voisine. Ce que le poème contient de louable réside en quelques traits de chevalerie dus à une influence française, mais sur quel fonds de barbarie ! Voilà bien des passions cupides, sanguinaires, brutales, élevées sur une fable médiocre et pauvre.

II

LA GERMANIE ET LE MONDE LATIN

LES PREMIÈRES RENCONTRES

Aux portes du territoire de la République se présentèrent, vers 113 avant notre ère, les Cimbres et les Teutons, pouvant aller ensemble à 300 000 émigrants. Traînant avec eux un butin considérable, ils demandaient avec plus ou moins de bonne foi des terres où s'établir. Ils battent deux armées romaines le long du lac Léman et trois autres le long du Rhône. Mais alors ils se divisent : les Teutons s'avancent en

Espagne, les Cimbres remontent chez les Belges qui les repoussent. Les uns et les autres reviennent vers les Alpes et la terreur est grande en Italie et à Rome. Cependant les Barbares se séparent de nouveau pour assaillir la péninsule par l'ouest et par l'est. Marius anéantit les Teutons à Aix l'an 102, puis se retourne vers les Cimbres, arrivés sur le Tessin, et qui demandent si les Teutons ont obtenu les terres qu'ils sollicitaient : « On leur en a donné, leur est-il répondu, qu'assurément ils ne quitteront plus jamais », et les Cimbres à leur tour sont exterminés à Verceil en 101.

Une trentaine d'années après, en 71 avant J.-C., Arioviste, chef des Suèves, maître d'un vaste empire, est à la tête de 120 000 guerriers. Il s'est aménagé des alliances avec les Jurassiens et les Arvernes ; les Eduens, plus exposés à l'avidité germanique, sont au contraire les alliés des Romains. Déjà il arrive sur les Vosges. En même temps les Helvètes, avec les Boïens, qui sont des Celtes, se sont mis en route pour aller s'établir sur la Charente aux bords de l'Océan. César leur barre la vallée du Rhône au débouché du Léman. Ils remontent vers le nord. Le général romain les atteint à Autun et les bat. Puis il court sus aux Suèves. Il a une entrevue avec Arioviste qui lui tient un langage fier et insolent, tout en offrant ses services à la République. César le défait si complètement que le roi repasse le Rhin misérablement sur une barque, son armée anéantie, ses deux femmes tuées ; de ses deux filles, l'une est tuée, l'autre prise.

Des tribus germaniques tombent sur ceux des Suèves qui ont réussi à mettre le Rhin entre eux et le vainqueur.

Drusus, frère de Tibère, fait en Germanie plusieurs campagnes heureuses. Mais Auguste ne paraît pas avoir souhaité d'assurer la conquête du pays. Un épisode de ces frictions entre le monde latin et la Germanie est demeuré célèbre, le massacre des légions de Varus, en l'an 9 de notre ère, par les Germains sous la conduite d'Arminius. Les étudiants allemands célèbrent encore cet événement dans leurs chansons :

« Gloire à toi, Hermann, sauveur du peuple, qui comme le tonnerre de Dieu as frappé sur les ennemis de l'Allemagne, qui as chassé hors de la terre allemande la servitude et la honte avec la bande des maîtres insolents.

« Gloire à toi, fort guerrier de Dieu ! Gloire à toi, saint, noble vainqueur, le plus pur héros de notre peuple ! L'honneur de l'Allemagne, l'unité de l'Allemagne, la force et la pureté des vieilles mœurs t'ont convoqué sur le champ sanglant...

« Personne n'a combattu comme toi, personne n'a souffert comme toi, Hermann, ornement de notre peuple ! Toujours ton esprit doit nous conduire, aussi bien dans la souffrance que dans la mort : plane devant nous, nous te suivons. »

Et comme les Allemands aiment à insulter leurs victimes, ils ont une autre chanson pour tourner

Varus et Auguste en dérision, et dont ils sont si contents qu'ils en ont fait une version pour la pouvoir chanter encore en grec.

A regarder les choses de près, il n'y a peut-être pas lieu à une gaîté si joyeuse et à tant de lyrisme. Cet Arminius, que les Allemands d'aujourd'hui ne pourraient pas chanter et dont ils ne sauraient même pas le nom, si ce nom ne leur avait été conservé par les historiens romains, était chevalier romain, ayant vécu chez les Romains à titre d'otage ; il avait commandé des auxiliaires pour le compte de Rome. Il était personnellement l'ami de Varus. Si, en outre, il avait enlevé sa femme Thusnelda à un autre prince chérusque, du nom de Ségoste, c'est entre ces pillards une affaire dont nous pouvons nous désintéresser. En somme, il s'agit d'un complot qu'il fomente entre les Chérusques, les Cattes et les Bructères. Tous ces gens se présentent au tribunal de Varus, ce qui était affecter de reconnaître la suzeraineté romaine. En même temps, on ménage un soulèvement des Amsibares. Avant que Varus ne parte pour le réprimer, on se réunit dans un banquet général où s'affirme la fidélité des Germains. Et Varus se met en route. Quand sa colonne de marche, forte de trois légions, est développée, on l'assaille traîtreusement sur les flancs, on lui coupe le chemin vers le Rhin. Varus, qui paraît avoir été un homme de plaisir, un orgueilleux et un épicurien, désespéré, se suicide. Presque toute sa troupe est anéantie ; les soldats et même les chevaux

sont pendus aux arbres par les tendons des jambes.

Une embuscade machinée par trahison et où peuvent avoir péri 17 000 hommes était en somme un incident insignifiant par rapport à la puissance romaine. Les Germains ne cessaient de se faire la guerre les uns aux autres ; Rome aurait pu conquérir sans trop de peine la Germanie, et c'est ce que démontraient les campagnes de Germanicus, qu'arrêta la défiance soupçonneuse de Tibère ; elle l'aurait pu encore sous Hadrien. En fait, elle ne l'a pas plus voulu que les Grecs n'ont songé à conquérir les Scythes. Elle n'y vit pas sans doute d'avantages économiques appréciables. Elle se contentait du monde civilisé, identique alors au monde circum-méditerranéen, et cherchait seulement à lui assurer des frontières suffisamment solides. Les Germains, et aussi bien les Parthes, dont on voit que les historiens romains sont préoccupés au même titre que des Germains, sont en dehors de cette zone, et les expéditions faites dans leur pays ne sont considérées que comme des opérations de police.

L'INVASION

Un jour vint cependant où l'invasion rompit les barrières de l'empire. Recherchons-en les causes.

Tout d'abord, pourquoi les Gaulois ne se sont-ils pas défendus eux-mêmes? En auraient-ils été incapables? Vercingétorix leur disait que, s'ils étaient

unis, ils pourraient dominer le monde entier. Mais ils ne l'avaient pas été. C'étaient certaines de leurs nations, et des plus considérables, qui avaient appelé les Germains à leur aide contre leurs voisines. Il avait fallu César et l'ordre romain pour rejeter les Germains et leur interdire l'entrée du pays. La question revient donc à se demander pourquoi l'empire a cédé.

Mais tout d'abord, énonçons simplement le fait : l'empire n'a pas cédé. Jusqu'à la fin du IVe siècle, les Barbares sont constamment battus, y compris les Francs. Il n'y a d'abord d'établis en Gaule, à part quelques peuplades réparties volontairement par César dans certains cantons de l'Alsace, comme alliées de Rome, que ces mêmes Francs successivement défaits, toutes les fois qu'il était nécessaire, par Aurélien, par Probus, par Constance, par Constantin, par Julien. Ils se pressent à la porte depuis 235, et à la bonne porte, celle qui mène à Paris, et restent là jusqu'au temps de Julien qui, tout battus qu'ils sont, les établit en 357 sur la Meuse inférieure, dans la région actuelle du Brabant, pour servir de barrière. Ils sont donc en Gaule cent cinquante ans avant les autres Germains, s'y romanisent et même s'y « celtisent ». Au moment où l'invasion est déjà un fait accompli, ils se sont étendus dans la région qui portait alors le nom large d'Armorique et que représentent les parties de la France qui bordent toute la Manche sur une grande profondeur. « Là, dit Procope, au milieu de l'invasion était un peuple de

« braves. Les Francs auraient voulu le soumettre. « Mais trouvant que cela n'était pas possible, ils « préférèrent s'en faire des compagnons et comme « des parents ; les Gaulois y consentirent et c'est « ainsi que, réunis en un seul peuple, ils arrivèrent « à une grande puissance. » C'est exactement ce qui arriva plus tard pour les Normands en Neustrie. Voici donc que les Francs ne sont plus des Germains proprement dits. Et le continuateur de Procope, Agathias, ajoute : « Les Francs ne sont point des « nomades. Ils font usage de la culture et des mœurs « romaines ; pour des barbares, ils ont de l'éducation « et de la politesse, et diffèrent surtout des autres « Germains par le vêtement et la voix, c'est-à-dire « que leur langage même s'est déjà sensiblement « romanisé. Ce que j'aime en eux surtout, ce sont les « sentiments de justice et de concorde qu'ils ont les « uns pour les autres. »

Tels quels et déjà Français plus qu'à demi, ces Francs n'ont pas participé à l'invasion, mais ils n'étaient pas alors de taille à l'empêcher, sans l'appui de l'empire. Qu'est-il donc arrivé qui a rendu l'invasion possible, inévitable?

A la fois deux choses extraordinaires.

L'empire romain a donné sa démission à l'Occident. En 330, Constantin a transporté sa capitale de Rome à Constantinople, où d'ailleurs l'empire devait durer encore mille ans. De cette démarche inouïe, quelles étaient les raisons? Les historiens n'en donnent

aucune qui ait la moindre valeur. Nous sommes en face d'un mystère historique total et qui demeure d'une obscurité entière.

Et l'autre fait, c'est qu'à peu de temps de là, tous les peuples slaves et asiatiques se mirent à presser sur les Germains qui y perdirent toutes leurs provinces de l'Est. La Germanie, poussée par cet énorme coup de marteau, va défoncer comme un coin l'Occident, qui en théorie fait toujours partie de l'empire, et que l'empire n'est plus en état de défendre.

Y avait-il, comme l'écrit Montesquieu, une « décadence des Romains »? Le mot est bien complexe. Le monde avait marché vers l'unité, il marche vers la diversité, vers les nationalités. La preuve en est dans les partages que l'empire lui-même se croyait obligé de faire de ses territoires entre divers Césars. Une cause visible de faiblesse, c'est l'instabilité du pouvoir dans ses représentants, les perpétuelles révolutions militaires qui, en l'absence d'une transmission régulière des droits souverains, y portent tantôt l'un, tantôt l'autre, au hasard des déchirements de la force armée. Enfin, plus profondément, il faut invoquer, et c'est un point capital, l'absence de patriotisme et le mépris du métier militaire. L'empire romain était une administration, un milieu moral; Rome ne pouvait être pour tous ces peuples une patrie au sens fort du mot. La paix romaine s'étendait immense derrière la frontière, barrière faible. Et là, dans ces vastes territoires, que se passait-il?

Fustel de Coulanges prononce à ce propos une parole terrible : « La population avait perdu l'habitude des armes ». De grandes illusions avaient cours : « L'univers était en paix, disait Probus (et on voit qu'il ne tient pas compte des Germains), l'empire n'aurait plus besoin de soldats ni d'armes et l'on ne verrait plus jamais de guerres. »

Dans ce pacifisme officiel, quel était le procédé qu'employait l'empire pour régler ce qu'il ne considérait guère que comme des incidents de frontière? Il prenait à sa solde les Barbares qui entr'ouvraient la porte et les enrégimentait pour les retourner contre les autres. Cette pratique était évidemment grosse de dangers, elle se trouva insuffisante et ne joua plus lorsque la pression augmenta, en même temps que le centre du gouvernement s'était reculé dans une autre et lointaine région du monde.

C'est ainsi que, dans la première moitié du ve siècle, les Wisigoths envahissent l'Italie, les Vandales envahissent la Gaule, les Burgondes passent le Rhin et s'établissent dans la Grande Séquanaise qui répond à la Franche-Comté et à une partie de la Suisse actuelle, les mêmes Wisigoths descendent en Aquitaine et enfin Attila avec ses Huns, escortés des Germains, pénètre jusqu'à la Loire et tournoie sous nos coups dans les Champs Catalauniques. Il est à remarquer qu'Attila, dont le nom est resté chez nous comme celui d'un dévastateur abominable, continue de jouir en Allemagne d'une opinion très favorable et admiratrice.

La différence des points de vue entre nous et les Allemands quant à cette période de l'histoire est également marquée par ce fait que nous la qualifions d'« invasion des Barbares », tandis qu'ils la désignent par le terme anodin de « migration des peuples ». L'horreur en est difficile à peindre et atteste que ces Barbares n'apportaient avec eux rien de bon, ni vertu, ni civilisation ; et ils en avaient conscience. Ils ne croyaient même nullement à la supériorité de leur race, et ils avaient bien raison. Les historiens s'illusionnent lorsque, pour soutenir l'opinion contraire, ils invoquent le tarif du *wehrgeld* ou rachat du meurtre à prix d'argent, plus élevé pour un Barbare que pour un Romain : la vérité, j'en suis persuadé, c'est que, dans cette période de troubles où la valeur de l'homme dut être estimée d'après son rendement guerrier, un Barbare eut naturellement une cote plus haute qu'un homme appartenant à une population « qui avait perdu l'habitude des armes ». Je ne nie pas d'ailleurs que des Barbares dussent retirer une certaine fierté, et à bon droit, de leur supériorité guerrière, la seule qui fût la leur en ce bref moment. Ils se ruèrent sur les trésors. « Les chariots des Goths et « des Huns, les barques des Saxons et des Vandales, « dit Chateaubriand, étaient chargés de tout ce que « les arts de la Grèce et le luxe de Rome avaient accu« mulé pendant tant de siècles : on déménageait le « monde comme une maison que l'on quitte. » Plus tard un fils de Clovis, animant ses guerriers à une

expédition contre les Thurings, leur rappelait la conduite des envahisseurs : « Se ruant sur nos pères, « ils leur ravirent tout. Ils suspendirent leurs enfants « aux arbres par le nerf de la cuisse. Ils firent mourir « plus de deux cents jeunes filles d'une mort cruelle : « les unes furent attachées par les bras au cou des « chevaux qui, pressés d'un aiguillon acéré, les mirent « en pièces ; les autres furent étendues sur les ornières « des chemins et clouées en terre avec des pieux : « des charrettes chargées passèrent sur elles ; leurs os « furent brisés et on les donna aux corbeaux et aux « chiens. » Par cet épisode, on jugera du reste, et si ces invasions ont mérité le nom qui leur est resté chez nous.

LES RÉVEILS DE LA GAULE

Cependant, à diverses reprises, la Gaule s'était réveillée. Pendant une défaillance de l'empire, de 258 à 273, elle s'était constituée en nation et avait eu son propre pouvoir impérial, que rappelle le nom de Tetricus. De 292 à 306, Constance Chlore, comme César, avait réuni dans une alliance naturelle la Grande-Bretagne, les Gaules et l'Espagne, et il avait repoussé les Francs. Son fils, le célèbre Constantin, fut proclamé Auguste en 306 par les légions des Gaules. Julien, à qui même fortune devait échoir, résidant de préférence à Lutèce, c'est-à-dire à Paris, fut un véritable roi des Gaules, et c'est avec ses troupes gauloises qu'il accabla les Alamans en 357

dans la bataille de Strasbourg, bataille que nous pouvons bien porter à l'actif de notre gloire nationale et qui démontre déjà combien l'Alsace est nôtre.

LA VICTOIRE DU ROMANISME

Or, quand l'empire eut démissionné, il se trouva quelqu'un pour reprendre sa politique vis-à-vis des envahisseurs et pour retourner ceux qui étaient entrés contre la Germanie barbare : ce fut le pape. Qu'eût fait un pouvoir dont toute la force était dans une croix de bois? Et qui eût-il choisi contre tous les autres, sinon les Francs qui n'étaient plus barbares et qui étaient catholiques? Clovis fut désiré, appelé dans toutes les parties de la Gaule qui avaient conservé plus intacte la civilisation latine, telle l'Aquitaine.

C'est que les barbares plus dignes de ce titre, les Goths, les Vandales, les Burgondes, en devenant chrétiens, avaient tout de suite donné dans une grave hérésie, l'arianisme. Arius avançait que le Fils de Dieu, le logos ou le verbe, incarné en Jésus-Christ, n'était que la première des créatures et s'est divinisé lui-même. Les Germains, encore proches de leur souche, manifestaient l'étrange et native prédilection de leur race pour les doctrines où l'on se divinise soi-même. Ce fut la cause pourquoi leur pouvoir s'effondra devant celui des Francs, soutenus par l'Église catholique.

Clovis arrête définitivement l'invasion germanique

à Tolbiac, en 496. Il est baptisé par saint Rémy; depuis lors, Gaulois est notre nom de famille, Français notre nom de baptême, Latins notre surnom. Il est créé consul et patrice par l'empereur de Constantinople, Anastase, mais en réalité il est roi de France à Paris. Il reçoit une couronne d'or du pape Hormisdas. Une trentaine d'années après, Thierry, roi de Metz, conquiert la Thuringe ; au VIII[e] siècle, Charles Martel soumet la Bavière, attaque les Frisons et les Saxons. Quand la dynastie change, la main du pape intervient à nouveau. Pépin est sacré à Reims, éternelle métropole de la France anti-germanique, par le pape Étienne II. Cependant la partie de l'Allemagne qui avait jadis été latine est toute travaillée par des missionnaires catholiques que fournit surtout l'Angleterre, tel Winfrid, connu sous le nom de saint Boniface, apôtre de la Germanie. On sait tout ce que les Carolingiens ont tiré d'aide, dans leur tâche intellectuelle, de l'île voisine ; il suffit de rappeler le nom d'Alcuin. Vers la fin du siècle, cinq évêchés sont déjà créés en Saxe sous la protection effective des Francs. Après une série opiniâtre d'expéditions sanglantes, Witikind, chef des Saxons, se soumet à Charles et la Bavière est réunie à la France. Charles confirme son rôle de protecteur et d'apôtre chrétien, on dirait déjà de croisé, en détruisant en 796 le ring des Avars sur le Danube. Qui méconnaîtrait la part croissante du sang français qui depuis quatre siècles coule dans les guerres dites des

Francs? En 800, Charlemagne est couronné à Rome empereur d'Occident. C'est uniquement à titre de roi de France. Sa nationalité, que revendiquent les Allemands, n'y est en vérité absolument pour rien et il n'avait assurément aucun sentiment nationaliste allemand, faisant la guerre à tout Germain qui prétendait échapper au cadre de sa domination. Il est bien nôtre. Et s'il fait recueillir avec quelque curiosité les vieux chants teutoniques, c'est qu'il les croit peut-être plus menacés que d'autres de disparaître. Nul doute que Charlemagne, comme tous les hommes de ce temps, ne considérât la langue latine comme la seule langue, et tous les parlers populaires, y compris le sien, au rang où nous tenons les patois. Il faisait déjà du folklore. S'il est empereur, c'est comme Français et comme catholique. Avec lui, après neuf cents ans de fortunes diverses, le premier acte de la lutte entre la Germanie et le monde romain se termine par la pleine victoire du romanisme sur une Germanie terrassée et domptée, conquise au christianisme.

III

L'ALLEMAGNE ORGUEILLEUSE

LES WIBELUNGEN

Le premier acte est terminé. Il y a un entr'acte. Le second acte commence.

C'est ce qu'on appelle la « lutte du sacerdoce et de l'empire », l'épisode le plus extraordinaire peut-être de l'histoire du monde, s'il n'y avait pas la mission de Jeanne d'Arc.

Les événements qui le composent ont leur prodrome dès 919, dans l'élection de Henri l'Oiseleur comme roi de Germanie, et se déroulent pendant plus de trois cents ans avec près de vingt empereurs et de soixante papes, sans compter les anti-Césars et les anti-papes fort nombreux, en somme une centaine de personnages de premier plan, sinon d'égale importance, entourés d'une multitude d'autres.

Le sens de cette lutte, nous le trouvons dans un étrange poème de Richard Wagner, intitulé *les Wibelungen*, et qu'il écrivit avant de composer son *Anneau du Nibelung*. D'après lui, il y a eu jadis en Orient un patriarche de la race des Aryas, identique à celle des Francs, qui réunissait en sa personne le pouvoir royal et le pouvoir religieux, le temporel et le spirituel. La race a pour mythe symbolique la légende de Sigfrid, le dieu-soleil, que les autres peuples appelleront Jésus ; Sigfrid tue, sous la forme du dragon, les Nibelungen ou, comme on dira plus tard, les Wibelungen (Gibelins), esprits de la nuit, de la mort et de la terre, et conquiert ainsi à la fois leur nom et une puissance souveraine sur tous les biens de ce monde. Mais l'héritier du dragon tue Sigfrid, et à leur tour les héritiers de Sigfrid poursuivent sa vengeance sur le dragon, comme alternent le jour et la nuit.

C'est par suite de cette diminution périodique à laquelle sont condamnés les héritiers de Siegfried, c'est-à-dire du patriarche aryen ou franc, qu'ils ont perdu le pouvoir spirituel ; mais ils n'en gardent pas moins aux yeux du peuple une auréole quasi divine et ils sont hantés du désir de reconquérir, avec l'hégémonie universelle, la souveraine puissance religieuse.

Il y a momentanément accord des deux pouvoirs entre Charlemagne et le pape, et l'accord durerait si le pape consentait à être le vicaire de l'empereur au lieu de se dire le vicaire direct du Christ. Mais le pape se dit supérieur à l'empereur et la lutte éclate. Elle est à son point culminant avec Barberousse. Arrêté en Occident, Barberousse part pour l'Orient, berceau de sa race, à la conquête du Saint Graal qui lui donnerait à la fois l'empire matériel et spirituel du monde. Au moment d'y toucher, il se noie dans le Cydnus. Un nouveau cycle des grandeurs, des ambitions, des triomphes et des catastrophes des Wibelungen recommencera, et ainsi de suite toujours, car c'est le destin.

On voit que dans cette conception de Wagner, artiste de moelle germanique, le vrai dieu est la race allemande et le faux dieu Jésus-Christ. De ce fait, la race allemande se croit un droit divin de souveraineté et de propriété éminente sur tous les autres peuples et sur toutes les richesses de la terre, jusque dans ses entrailles ; mais elle convient aussi que,

poussée à la double conquête du pouvoir spirituel et temporel par une fatalité héréditaire et irrésistible, au moment d'accomplir son rêve, elle est condamnée à le voir s'écrouler.

LES DEUX POUVOIRS

Après que l'empire se fut dissipé par la chute des Carolingiens, quelles pouvaient être les raisons morales de sa reconstitution? Il faut considérer d'abord l'existence virtuelle de l'empire. L'empire a toujours été conçu comme existant au moins virtuellement, même en Occident, depuis qu'Augustule a été déposé en 476 par Odoacre, roi des Hérules ; Odoacre se fait roi, mais les insignes impériaux, il les renvoie respectueusement à Constantinople. C'est au nom de l'empereur de Constantinople que Clovis est patrice ; et lorsque Charlemagne reçoit la couronne impériale en 800, on est bien aise qu'il n'y ait alors sur le trône impérial qu'une femme et qu'on représente comme peu recommandable. Au surplus, l'empire d'Orient a toujours inquiété la légitimité de l'autre. Charlemagne fut préoccupé de faire reconnaître par Constantinople son titre d'empereur et on prit souci de faire entrer des princesses grecques dans les familles impériales de l'Occident, comme pour autoriser une possession de fait.

Supposons maintenant l'empire vacant, comme il arrive après la dépossession des Carolingiens : où

est la racine virtuelle de l'empire? Le pouvoir légitime de faire des empereurs est conçu comme subsistant virtuellement dans le peuple romain. Même l'empereur de Constantinople appelle ses sujets « Romains », attestant par cette tradition où est la source de son autorité. Et le vrai peuple romain, si amoindri qu'il soit, garde conscience de son droit de souveraineté, comme l'attestent les mouvements si étranges où il pense la restaurer dans sa pureté et son autonomie avec Crescentius au xe siècle, Arnaud de Brescia au XIIe, Rienzi au XIVe. Enfin l'empereur n'est empereur que comme roi des Romains : *rex Romanorum*. On voit que l'empire vacant peut toujours être restauré par le peuple romain ou sur l'initiative d'une magistrature qui le représente, pourvu que le peuple ratifie l'élection par son acclamation. Les choses se passent ainsi quand Léon III impose la couronne impériale à Charlemagne.

Mais, à son tour, qui fait le pape? Quelle est la racine virtuelle de la papauté? Elle en a deux. D'abord une racine surnaturelle et mystique : le pape est pape comme vicaire du Christ, successeur de saint Pierre, prince des apôtres. Mais saint Pierre fut évêque de Rome, et, de ce fait, le pape a une racine naturelle et terrestre. Qui fait les évêques? Au moins à Rome, en droit, c'est le diocèse, et c'est sans doute la raison pour laquelle encore aujourd'hui les cardinaux, électeurs du pape, sont pourvus d'un

titre romain. De ce côté encore nous retombons sur la cité de Rome.

Supposons maintenant qu'un pape fasse les réflexions suivantes : « Je dépends d'un peuple capri-« cieux et violent où renaissent sans cesse les trou-« bles ; il est agité de factions perpétuelles qui n'hési-« tent pas à porter la main sur l'autorité pontificale « et même à dresser pape contre pape, ce qui théori-« quement est impossible, car en droit il n'y en a « qu'un. En outre, le siège pontifical est en butte à « des influences italiennes, féodales, grecques, lom-« bardes. Il y a là une mauvaise assise pour mon « pouvoir, sa régularité, sa fécondité, et mon action « universelle est exposée à en souffrir continuelle-« ment. Sans doute, il serait sage de ma part de choi-« sir un prince puissant que je ferais roi des Romains, « empereur, et qui serait l'appui temporel, l'épée de « justice du pouvoir spirituel des clefs. »

Mais quelle complication ! A peine l'empereur est-il nommé, il devient le suzerain du pape, en tant que celui-ci est depuis Pépin le prince des États romains et plus tard l'héritier des domaines de la grande comtesse Mathilde. Il y a plus : comme roi des Romains, l'empereur voudra s'arroger le droit de nommer le pape. Au bout du compte, est-ce le pape qui nommera l'empereur? est-ce l'empereur qui nommera le pape?

Dans cet enchevêtrement inextricable de droits, de prétentions et d'usages, auquel il faut ajouter que

l'empereur a pour électeurs les princes de l'empire, comment croire que les événements se dérouleront d'un cours régulier? Il y faudrait de toutes parts une bonne volonté qui est au-dessus de la nature humaine. Disons tout de suite quel ordre le moyen âge s'est représenté comme dominant ce chaos. Il a admis qu'il y avait deux glaives, le spirituel et le temporel, et que le premier était au-dessus du second. Comme il y a dans le ciel deux grands lampadaires, le pape était le soleil, l'empereur n'était que la lune du monde. Bref il a pleinement conçu l'indépendance comme appartenant au pouvoir religieux, il a cru à la supériorité de l'esprit, de la vertu divine, de la force morale sur la force matérielle.

RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE

On peut se demander pourquoi l'empire a été rétabli au profit de l'Allemagne.

C'est en Allemagne que les derniers Carolingiens chassés de France étaient allés expirer ; mais voilà une raison qui a peu de valeur ; un roi des Romains pouvait être choisi en n'importe quel point de la chrétienté.

Toutefois, on conçoit fort bien que les papes ne souhaitaient pas de faire un empereur dont le domaine principal fût trop près de Rome, en Italie par exemple. C'eût été se ménager un trop grand danger de vasselage. L'empereur trop voisin eût pro-

jeté une ombre trop forte sur la robe blanche du pape. Mais ce n'est là encore qu'une considération négative.

Expressément je crois qu'il faut faire place à une idée qui est absente de nos esprits, mais dont ceux de ce temps-là étaient tout pleins ; c'est l'idée de croisade. Les Francs avaient été choisis par les papes comme étant catholiques parmi les Aryens et capables d'abattre l'hérésie. Charles-Martel avait commencé de forger la couronne de sa race en arrêtant l'invasion des infidèles, des Sarrasins. Charlemagne avait conquis son titre d'empereur en écrasant les païens, Saxons et Avars. N'oublions pas que nous sommes à une époque où se forme sa légende et elle ne nous le représente que comme un croisé, comme l'apôtre armé de l'Évangile. Or, en ce temps où les Arabes sont en recul, même en Espagne, et où l'empire d'Orient paraît à l'est une barrière suffisante, la croisade la plus urgente semblait au delà des limites où l'avait portée Charlemagne, vers les Slaves et les Hongrois avec qui le christianisme se trouve maintenant en contact. Si l'empire est en Germanie, il sera placé pour ainsi dire à la pointe de l'épée chrétienne et, par l'Italie, il pourra au besoin atteindre les Mahométans qui inquiètent la Méditerranée.

LES FAITS

Quoi qu'il en soit, voici les faits. Depuis la mort de Charles le Chauve en 877, il y a eu un interrègne

impérial avec des rois de Germanie, puis une nouvelle série impériale avec Charles le Gros et Arnulf, bâtard de Carloman, puis une nouvelle lacune. La machine n'allait plus. Entre temps, on remarque des essais d'empire italien. Gui ou Guido, roi d'Italie, est couronné empereur à Pavie en 889 par Étienne V et règne jusqu'en 894. Entre Charles le Gros et Arnulf s'insère Louis III, roi d'Arles, qui est couronné à Rome en 900 ; mais dès 903 il est déposé par Bérenger, roi d'Italie, qui, en lui crevant les yeux, lui assure le triste surnom d'aveugle. Bérenger, couronné empereur en 915, est vaincu en 923 par une coalition d'ennemis, assassiné en 924.

Cependant Henri l'Oiseleur, duc de Saxe, est élu roi de Germanie, comme chef de l'armée des Francs et des Saxons, bien qu'il n'y eût là en fait que des Franconiens, et non des Francs à proprement parler. Mais un grand préjugé traditionnel ne souffrait guère que la souveraineté germaine pût résider en droit et théoriquement ailleurs que chez les Francs. A ce titre, Napoléon n'était pas mal venu à revendiquer la couronne de Charlemagne. L'Ile-de-France aurait plus de droits à la fournir qu'aucun autre lieu du monde. Mais il valait mieux pour la France et pour le monde que la France n'eût point l'empire, sa destinée plus haute étant de nier au cours des siècles la conception impériale et tyrannique du pouvoir.

Le fils de l'Oiseleur, Othon Ier dit le Grand, épouse

Adélaïde, fille de Rodolphe de Bourgogne, qui lui apporte des droits sur la couronne d'Italie. Il reprend effectivement l'œuvre de Charlemagne, remporte en 955 une grande victoire sur les Hongrois au bord de la Lech et envoie des missions en Pologne et en Suède. Il est couronné roi des Lombards à Milan en 961 et empereur à Rome par le pape Jean XII, en 962. Il prête le serment suivant : « Je le jure, pape Jean, « en présence de Dieu le Père, du Fils et de l'Esprit « Saint ; arrivé à Rome avec la grâce de Dieu, je « relèverai de toutes mes forces l'Église romaine et « ses pasteurs. Jamais, par ma volonté, ma permis- « sion ou mes instigations, tu ne perdras ni la vie, ni « un membre, ni la dignité qui t'appartient ; je ne « rendrai, sans ta permission, aucun jugement, aucune « ordonnance qui te concerne, toi et les Romains ; et « je te restituerai ce qui tombera en mon pouvoir « du domaine de saint Pierre. Si jamais je transmets « le royaume d'Italie, je ferai prêter serment à son « nouveau maître d'être, de tout son pouvoir, ton « appui et le défenseur du royaume de saint Pierre. »

L'année suivante, Jean lui ayant réclamé certains territoires de l'Église, Othon entre à Rome en armes, extorque aux Romains le serment de ne point élire de pape sans son consentement, fait déposer Jean qui s'était enfui et élire incontinent un laïque qui prend le nom de Léon VIII.

Les prémisses du conflit sont posées, quand même il devrait se faire attendre.

IV

L'ALLEMAGNE IMPUISSANTE

L'EMPEREUR

C'était un personnage fort extraordinaire que l'empereur. Voici par exemple Othon III, vers l'an 1 000. Il prend les noms de consul du Sénat et du peuple, s'intitule *saxonicus, romanus, italicus,* fait frapper des médailles avec la légende *renovatio imperii romani* et parle sérieusement de la « république romaine ». Il porte un grand manteau couvert d'images apocalyptiques, mange seul à une table élevée et en forme de croissant pour que personne n'aille de front avec lui ni ne soit à son niveau ; il est entouré de comtes impériaux et, comme il est fils d'une princesse byzantine, ses porte-glaives et ses chanceliers sont des protospathaires et des cogothètes.

Voici le même personnage trois ou quatre siècles plus tard : « Solennel était l'empereur, qu'il fût assis, « marchât ou chevauchât, dans la *sessio,* la *deambulatio* et la *processio.* Dans la chevauchée s'avan- « cent : d'abord l'archevêque de Trèves, devant « lequel sont portées les couronnes d'Allemagne et « d'Italie ; puis le duc de Saxe, qui tient haute et nue

« l'épée de l'empire, ayant à sa droite le comte palatin qui porte le globe, et, à sa gauche, le margrave « de Brandebourg, qui porte le sceptre ; puis l'em« pereur entre les archevêques de Cologne et de « Mayence ; derrière, le roi de Bohême ; enfin, à l'in« tervalle convenable, l'impératrice revêtue de la robe « augustale et accompagnée de ses vierges.

« Quand César dîne en cérémonie, les archevêques « électeurs bénissent la table. Puis tous les trois, « Mayence, archichancelier de Germanie ; Cologne, « archichancelier d'Italie ; Trèves, archichancelier « des Gaules, suspendent leurs sceaux à des bâtons « d'argent et les remettent à l'empereur. Le mar« grave de Brandebourg, qui est grand chambellan, « s'avance à cheval, portant une aiguière et une belle « serviette, *pulchrum manutergium* : l'empereur se « lave et s'essuie les mains. A cheval entre le Palatin, « qui est archiécuyer tranchant : il porte des plats « d'argent qu'il dépose sur la table. A cheval entre « l'archiéchanson, roi de Bohême, couronne en tête, « s'il le veut bien, car les privilèges de son royaume « lui permettent de déposer sa couronne avant de « faire son office : il tend à l'empereur une coupe « remplie d'eau et de vin, et l'empereur boit. Après « que les électeurs ont rempli leur fonction, ils se « rendent à la place qui leur est destinée et s'asseyent « en même temps. Chacun d'eux est seul à sa table ; « l'électeur de Trèves devant l'empereur, la « face « vers César » ; à la droite et à la gauche de César,

« trois électeurs dans l'ordre de la *sessio*. La table « impériale est de six pieds plus haute que celle des « électeurs ; la table de l'*Augusta* plus basse de trois « pieds que celle de son époux.

« Ainsi mangeait, les jours de fête, le maître du « monde, servi, comme il convenait, par des princes « et par un roi. De lui-même, il parle avec magnifi-« cence ; il dit : « Ma Celsitude, *Celsitudo nostra* » « ou bien « la Celsitude du sacré empire romain ». « Il se propose de « régir l'univers », de « répandre sur « le peuple chrétien les biens de la paix et de la tran-« quillité », de « subvenir par sa providence au monde « qui chancelle », de « traiter du salut de l'empire et « de l'univers ». L'âme de Sa Sublimité est constam-« ment agitée par les soucis innombrables que lui « donnent la république et le gouvernement de « nations diverses par les mœurs, la vie et la langue. » (Lavisse.)

Cependant cet être surhumain tient l'étrier du pape, évêque d'une petite ville, n'ayant qu'un cortège de prêtres désarmés et une basilique modeste, mais où sont les tombeaux des apôtres Pierre et Paul. Le pape impose la couronne et donne l'onction à l'empereur qui les reçoit à genoux comme un vassal. Toutes les grandeurs de la terre sont abaissées devant celles de Dieu, de l'esprit et de la charité.

Voici maintenant le fond du tableau de ces grandeurs : « Nous ne pouvons aujourd'hui, dit l'historien « allemand Gregorovius, voir avec joie ces expédi-

« tions de nos ancêtres en Italie et à Rome et nous « devons plaindre ce pays de les avoir souffertes pen- « dant trois cents ans. Quand en effet les rois alle- « mands, avec leurs seigneurs et leur pesante armée, « descendaient les Alpes, les villes étaient condam- « nées à nourrir, à héberger ces masses, à entretenir «la suite du roi. A l'apparition de ce juge souverain « cessait toute justice nationale ; et quelle justice, « lui étranger, pouvait-il rendre? Dans les bahuts « vides de l'empereur affluaient les présents, les « revenus extorqués aux villes, les fruits du labeur des « colons opprimés, des princes ecclésiastiques et laï- « ques : et les biens confisqués de centaines de vas- « saux rebelles enrichissaient les vainqueurs. Com- « posée de rudes hommes de guerre du Nord, l'armée « impériale était la terreur de ces populations du « Sud plus douces et plus polies. A l'aspect de ces « multitudes affamées et avides, elles se demandaient « avec douleur pourquoi leur beau pays était éter- « nellement condamné à cette domination sauvage « et elles recevaient avec une haine implacable ces « hordes qui traversaient leurs villes comme un tor- « rent dévastateur pour aller à Rome. Mais la majesté « tudesque d'un César du moyen âge voyait avec un « visage d'airain ces villes fumantes, ces champs « piétinés par sa lourde cavalerie, ces routes couvertes « de cadavres et ces prisons remplies des contemp- « teurs de sa royauté barbare. Il prenait pour l'ac- « compagnement obligé de son voyage à Rome ces

« scènes désolantes, ces bourgeois des villes prosternés dans la poussière devant son trône, tremblants et l'épée pendue au col, pendant que la flamme de leurs maisons croulantes éclairait encore leurs pâles visages. »

PREMIÈRE DÉFAITE DES ALLEMANDS

Il est remarquable que l'accord de la papauté et de l'empire ait pu se maintenir d'abord tant bien que mal pendant presque un siècle. On était sans doute à la joie de s'être retrouvés. C'était la lune de miel. La dynastie saxonne d'Othon II, Othon III, Henri II le Saint est animée d'une piété sincère. Malgré des luttes contre la féodalité allemande et italienne, la croisade est poursuivie contre la Pologne et la Hongrie, et le pape français Gerbert rêve déjà à la grande croisade vers l'Orient. Il est vrai cependant que le pape est trop constamment réduit à la condition d'une créature, d'un chapelain, d'un domestique de la maison de l'empereur.

Les règles de l'élection des papes étant indécises, les empereurs ont souvent à mettre fin au scandale des papes et des anti-papes se disputant le siège de saint Pierre, et c'est ce qui arrive encore sous la dynastie franconienne de Conrad II le Salique et de Henri III. Mais de ce dernier on peut dire qu'il a mis « l'Église dans l'État ». Or, tout va changer.

Il y a à Rome un certain moine du nom de Hilde-

brand, animé de l'esprit de Cluny en France, que ses vertus, ses talents et son zèle portent à la fonction de chancelier de l'Église et qui va en fait diriger plusieurs papes. Sous son influence et sur ses conseils, Nicolas II, qui règne de 1058 à 1061, donne les règles de l'élection des papes. « A la mort d'un pape, les cardinaux évêques se formeront d'abord en conseil, puis les autres cardinaux se réuniront à eux ; ils auront égard aux vœux du reste du clergé et du peuple romains. Si le clergé romain ne renfermait pas de membre capable, alors seulement il faudrait élire un étranger. Ce qui ne doit nullement empêcher d'accorder le respect et l'honneur dus au futur empereur et de demander, à quiconque en obtient le droit du Siège Apostolique, la confirmation de l'élection pontificale. Que si l'élection ne peut avoir lieu librement à Rome, on peut la faire ailleurs. » C'était prévenir autant que possible la turbulence des élections et porter un rude coup à la domestication du pape par l'empereur.

En voici un autre porté aux abus du pouvoir temporel ligués avec les scandales ecclésiastiques. En 1074, Hildebrand, devenu Grégoire VII, s'attaque aux investitures laïques, c'est-à-dire condamne l'usage d'après lequel l'empereur et les seigneurs laïques s'arrogeaient le droit de nomination aux évêchés et aux abbayes ; comme ces postes étaient souvent pourvus de revenus considérables, ils se les faisaient acheter ; ce trafic des choses saintes est le crime de simonie. En outre, nombre d'évêques ou de prêtres

étaient mariés ou vivaient en concubinage et avaient des enfants à qui ils désiraient léguer leurs bénéfices ; ce commerce habituel des prêtres avec des femmes porte en style ecclésiastique le nom de nicolaïsme. Il est clair que par la simonie et le nicolaïsme le sacerdoce irait promptement à se perdre dans la hiérarchie féodale et laïque et le christianisme à se dissoudre, étouffé par les pouvoirs temporels et les soucis de la vie de ce monde.

Grégoire VII proscrit rigoureusement le nicolaïsme et, par un coup d'audace admirable, cite l'empereur Henri IV à comparaître devant lui comme simoniaque. Henri fait déposer Grégoire à une diète de Worms, en 1076. Grégoire répond en excommuniant Henri, en le déposant et en déliant ses sujets du serment de fidélité. Toute l'Allemagne abandonne Henri. Seul avec les siens, prenant la voie de la Bourgogne comme plus sûre, il franchit péniblement le mont Cenis et, arrivé à Canossa où se tenait le pape, il reste trois jours à genoux dans la neige, vêtu d'une simple chemise de laine, nu-pieds, à jeun, en pénitent, pour fléchir le pape. Cette humiliation de la force, de la cupidité et du mensonge est de janvier 1077 ; cette date mérite de demeurer dans le cœur et la mémoire de tous les honnêtes gens comme un symbole du triomphe le plus pur de l'esprit sur les appétits animaux.

Henri relevé ne manque pas de se redresser contre le pape. Il combat l'anti-César, Rodolphe de Souabe,

crée à Rome un anti-pape, force Grégoire VII à aller mourir chez ses alliés les Normands du midi de l'Italie. Le pape expire avec la pleine conscience d'avoir combattu pour la justice. Mais les fils de Henri se soulèvent contre lui, et il meurt misérable à Liége en 1106.

Son fils Henri V prend Rome deux fois, crée un anti-pape; mais se voyant excommunié, l'Allemagne soulevée ou peu sûre, à une diète de Worms, en 1122, il cède l'investiture spirituelle et y renonce.

En cette célèbre et immense querelle où l'empire est vaincu, la France a soutenu efficacement la papauté.

DEUXIÈME DÉFAITE DES ALLEMANDS

La lutte du sacerdoce et de l'empire va reprendre plus âpre et plus terrible entre les papes et la dynastie Souabe des Hohenstaufen représentée d'abord par le célèbre Frédéric Ier dit Barberousse. Les villes du nord de l'Italie s'étant liguées contre sa tyrannie impériale, il leur fait la guerre. Rien de plus affreux que les sacs de Tortone, Spolète, Crême, la destruction de Milan, les sacs de Sainte-Marie et de Saint-Pierre à Rome, le siège d'Alexandrie conduits par ce potentat dont les Allemands ont fait un de leurs héros légendaires. Cependant le pape Alexandre III soutient la ligue lombarde, et à la bataille de Lagnano, en 1176, l'armée impériale est enfoncée, le Caraccio milanais l'emporte, la bannière, le bouclier et l'épée de

l'empereur restent aux mains des vainqueurs, la liberté italienne triomphe, le Germain fuit. L'année suivante, à Venise, il se rencontre avec Alexandre et, s'avançant vers lui, dépouille son impérial manteau de pourpre, frappe du front la terre, baise les pieds du pape et lui tient l'étrier.

TROISIÈME DÉFAITE DES ALLEMANDS

Il n'y avait jamais lieu de se fier aux protestations humiliées de fidélité que les empereurs teutons prodiguaient platement aux papes quand ils se voyaient vaincus. A peine avait-on cessé de leur tenir le pied sur la nuque, ils se redressaient en sifflant. Ainsi avait fait Henri IV après Canossa, ainsi fait Barberousse après Venise. Toutefois, il n'ose plus en appeler aux armes contre la liberté des peuples et de l'Église, mais il chemine par d'autres voies. Il a autour de lui des légistes qui font la théorie de ses droits et lui reconnaissent des pouvoirs indépendants de ceux du pape. Bien que couronné à Rome, il se fait couronner de nouveau par l'archevêque d'Arles ; et à Milan, il fait couronner et consacrer son fils Henri avec le titre de César, c'est-à-dire qu'il le destine à l'empire avec ou sans la volonté du pape, lui-même étant auguste. Ce sont autant d'entreprises évidentes contre l'autorité et les privilèges du pontife de Rome. C'est aussi vers ce temps, semble-t-il, que l'empire romain germanique, qui n'était romain que de nom, usurpe

le titre de saint, comme pour avoir barre sur l'Église. Bref, l'empereur investit de toutes parts le pouvoir spirituel, marie son fils avec Constance, héritière du royaume de Naples, et s'apprête à porter les plus rudes coups à la papauté, lorsque, contraint de partir pour la croisade, arrivé en Asie après beaucoup de peines, tout à coup il se noie dans le Cydnus.

Son fils Henri VI rêve la domination universelle et exerce en Sicile assez de cruautés pour y être surnommé « le Cyclope ». Cependant la papauté ne pouvait souffrir de se voir prise à revers par des possessions impériales au sud de l'Italie. Le grand pape Innocent III dresse le guelfe Otton de Brunswick contre le gibelin Philippe de Souabe. Mais l'empereur Otton l'ayant trahi à son tour, il revient aux Souabes dans la personne de Frédéric II, qui lui doit tout et le reconnaît. Or, devenu empereur et quoique croisé, il jouera le rôle d'une sorte d'Antechrist. Il s'entoure de Sarrasins sur qui l'influence pontificale est nulle ou qui le haïssent comme lui, et tend à rétablir à son profit l'unité du pouvoir. Étant né à Iesi, il appelle ce lieu « le Bethléem où César a vu le jour », nomme sa mère « Diva », son fils « progéniture divine du sang de César » et envie l'heureuse Asie où les despotes n'ont point à redouter les impostures des prêtres. Il médite d'usurper le sacerdoce. Les papes Honorius et Grégoire IX ont mené la lutte contre lui, l'ont excommunié, suscitant une nouvelle ligue lombarde que Frédéric put vaincre. Innocent IV

n'en continue pas moins le combat et de Lyon, où il s'est réfugié, procède à la déposition de Frédéric. Le fils de l'empereur, Enzio, est pris par les Bolonais en 1249 et Frédéric meurt impuissant, en 1250. La dynastie, à travers Conrad IV, se traîne jusqu'à Conradin. Ce dernier, pris par Charles d'Anjou à qui il disputait le royaume de Naples, fut mis à mort : tragédie où insiste après plus de sept cents ans la rancune allemande. Ce qui en fait la mélancolie, c'est qu'elle marque dans un jeune homme la fin d'une lignée illustre, car on trouverait dans l'histoire des centaines ou des milliers d'accidents semblables ; mais aussi Conradin était-il le dernier d'une race que les papes avaient de grandes raisons d'appeler « une race de vipères ».

Le rêve germanique de l'asservissement du pouvoir spirituel, de son absorption dans les pouvoirs de force, expire, et une seconde fois le germanisme succombe au romanisme.

QUE FAISAIT LA FRANCE?

L'esprit se pose naturellement cette question : que faisait la France pendant ce grand conflit?

Elle faisait de grandes choses.

Elle donnait asile dans le besoin aux papes qui fuyaient les violences armées des empereurs. Plus essentiellement, elle servait la cause de l'esprit par les grands ordres religieux qui, au milieu de ce monde

féodal animé de tant de passions brutales, de tant de convoitises effrénées, secoué d'une infinité d'entreprises de la force, restaurèrent la pureté de l'idéal chrétien, de la justice et du droit, de la charité surnaturelle, de la vie pour Dieu et conforme à la volonté de Dieu. C'est de Cluny qu'est partie la réforme religieuse qui, aux x[e] et xi[e] siècles, a porté sur le trône pontifical les papes héroïques de l'indépendance chrétienne, les Grégoire VII et les Innocent III, obstacles à la tyrannie spirituelle des Allemands et qui l'ont vaincue.

Que faisait la France? Elle faisait les croisades, le geste le plus étonnant de l'histoire du monde, créant un état d'esprit qui fut un puissant moyen d'action de la papauté contre les princes enclins à la diminuer et à l'asservir.

Elle faisait Bouvines. A maintes reprises, pendant les siècles précédents, les empereurs se sont avancés jusqu'à Paris et ont parcouru les provinces alentour. Déjà sous Louis le Gros, ils ont été tenus plus à l'écart et n'ont pu dépasser la Champagne ; 70 000 Français ont couvert de leurs lances le cœur du pays et ont fait fuir les Allemands sans combat. Mais cette fois la victoire est magnifique, malgré l'aide des Anglais et des Flamands apportée à nos ennemis ; le monstrueux dragon impérial demeure entre nos mains comme trophée de guerre et le roi Philippe est salué du surnom d'Auguste, afin de bien marquer que la souveraineté française n'en reconnaît aucune autre au-dessus d'elle.

Et pendant ce temps l'Allemagne, qui a tant besoin de se civiliser et qui instinctivement s'en rend compte, est éblouie et dominée par la civilisation de la France. Dans les familles qui se distinguent du commun, on parle français, on a des instituteurs et des institutrices français pour les enfants ; la poésie allemande est toute sous l'influence de la France, on danse les danses françaises, on s'accoste et on se salue en français, on s'habille à la française avec des étoffes de France ; Paris est réputé en Allemagne comme le lieu de l'élégance suprême où il est bon que les jeunes gens fassent un séjour, pour s'y assimiler les avantages de la politesse, tout en se gardant d'y céder à des tentations dangereuses. Bref, la nation germanique s'applique autant qu'elle le peut à imiter la France ; et la supériorité latine s'affirme à la fois dans les deux domaines de la vie spirituelle et temporelle, de l'âme et de l'esprit, du monde de la grâce et du monde des sens.

V

L'ALLEMAGNE ET LE DÉSORDRE

ACCALMIE

Un acte est fini, il y a un entr'acte; un autre acte va commencer.

A la suite de la défaite de l'empire par le sacerdoce, des temps de désordre politique s'ouvrent pour l'Allemagne. Il ne s'ensuit pas d'ailleurs que l'Allemagne ait été alors malheureuse. Nullement, les villes sont riches, et ces temps valent mieux sans doute pour elle que ceux où elle était constamment déchirée entre des empereurs et des anti-Césars. Il y a un mouvement général vers les libertés locales: l'épisode le plus glorieux en est la victoire de 1 300 Suisses sur 20 000 Autrichiens à Morgarten, en 1315, et qui inaugure l'indépendance de nos bons voisins. En 1356, la fameuse Bulle d'Or de Charles IV reconnaît les droits des grands feudataires et électeurs ; l'autorité impériale est singulièrement abaissée, et, disent les historiens, « on plume l'aigle ».

La main de la France était devenue assez forte pour intervenir dans les affaires de l'Allemagne et c'est avec l'aide et l'or de la France que les Hohenstaufen avaient acquis le pouvoir impérial, notre pays ayant alors intérêt à leur avènement. Au début du xve siècle, il est intéressant de voir Philippe le Bel briguer la couronne impériale, d'ailleurs sans succès. L'éternelle dualité de la France et de l'Allemagne, de la Gaule et de la Germanie n'était pas destinée à se résoudre dans un tel accommodement.

Frédéric III est le dernier empereur qui se soit fait couronner à Rome en 1452, à la date même où on a coutume de placer la fin du moyen âge. La fonction impériale s'avilit, elle est à peine désirée, les

électeurs choisissent des princes faibles incapables de leur imposer une contrainte et le domaine impérial est dépecé. L'Allemagne laisse la paix au monde, qui en use bien ou mal à sa convenance. C'est beaucoup qu'il n'y ait pas pour le moment de péril germanique et que, malgré les divisions de fait de l'autorité pontificale, le pouvoir spirituel demeure à l'abri des usurpations de l'empereur teutonique.

RENOUVELLEMENT DU DANGER

Ce bienfait ne pouvait durer ; le danger temporel et spirituel dont l'Allemagne ne cesse de menacer l'Europe n'allait pas tarder à renaître.

Frédéric érige l'Autriche en archiduché. Son fils Maximilien Ier gouverne sagement, essayant de relever la dignité impériale et se heurtant à la résistance des princes. Sa mémoire est restée en honneur en Allemagne et j'y ai vu des catholiques le choisir à titre de « héros » pour l'opposer aux héros protestants ou aux anciens empereurs trop souvent excommuniés. Il convient cependant de ne pas oublier qu'il lui arrivait d'entrevoir avec plaisir l'hypothèse où Léon X serait le dernier des papes et que, pour réconcilier l'empire avec le Saint-Siège, il avait songé à se faire tout simplement pape lui-même. Comme archiduc d'Autriche et souverain des Pays-Bas, il acquiert par des mariages l'Artois et la Franche-Comté.

Pendant son règne, son fils Philippe le Beau, par son mariage avec Jeanne la Folle d'Aragon, devient le souverain de l'Espagne, de Naples, de la Sicile et du Nouveau Monde. Une puissance énorme se prépare.

A sa mort, en 1506, son fils Charles prend possession de l'Espagne, des Pays-Bas, de Naples, de la Sicile et de l'Amérique ; et la couronne impériale devenant vacante, il la dispute à François I[er]. Les électeurs l'offrent d'abord à Frédéric le Sage, duc de Saxe, qui la refuse, et leurs voix se reportent sur Charles. Il est élu en 1519, âgé de dix-neuf ans. Que les électeurs aient repoussé le roi de France, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; leur sentiment national les y disposait et sans doute ils n'étaient pas enclins à se donner un tel maître. S'ils ont choisi Charles de préférence à un prince de leur pays, c'est que l'Allemagne, tout en se défiant du roi français, avait besoin d'un monarque puissant capable de lui servir de défenseur contre les Turcs qui, sous la conduite de Soliman le Grand, la menaçaient vivement par la Hongrie, en même temps qu'ils mettaient en péril toute la Méditerranée. Quant à la France, la voici placée dans une des situations les plus graves où elle ait jamais été, presque totalement encerclée des Pyrénées jusqu'en Flandre par les rangs pressés, épais et innombrables des nations qu'alimentent les ressources d'un continent neuf.

La France avait commencé de se donner de l'air

dans le Milanais ; mais, dès 1525, elle éprouve un désastre à Pavie. Charles-Quint est couronné roi d'Italie et empereur en 1529. A vrai dire, il était beaucoup plus flamand et latin qu'allemand, et même la langue allemande était loin de lui être familière ; un tel personnage n'en relève pas moins la dignité impériale, et plus haut même que n'aurait pu faire un prince étroitement allemand de race. Ce n'est pas sans une vraisemblance historique et psychologique que Victor Hugo a mis dans sa bouche l'admirable monologue qu'il lui fait réciter au quatrième acte d'*Hernani*.

LUTHER

C'est alors qu'intervint dans les affaires du monde, pour en modifier étrangement le cours, un moine du nom de Luther. Il était né à Eisleben en 1483 et se fit augustin : « Il me souvient, dit-il, que lorsque j'eus prononcé mes vœux, le père de ma chair, d'abord très irrité, s'écria, lorsqu'il fut apaisé : « Plaise au « ciel que ce ne soit pas un tour de Satan ! » Parole qui a jeté dans mon cœur de si profondes racines que je n'ai jamais rien entendu de sa bouche dont j'aie gardé une plus ferme mémoire. Il me semble que Dieu a parlé par sa bouche. » On sait son voyage à Rome d'où il revint scandalisé, mais des renseignements biographiques sur son compte permettent d'assigner à son évolution des causes moins acciden-

telles. Il affiche à Wittenberg en 1517 les fameuses 95 propositions contre les indulgences, comparaît en 1521 à la diète de Worms et ne meurt en 1546 qu'après avoir remué l'Allemagne en tous sens jusque dans ses profondeurs.

Je me garde de toucher à sa conscience et ne l'envisage pas comme théologien. Il a été, plus encore qu'Erasme et plus même que ne sera Voltaire, un prodigieux journaliste, dans un temps où on pouvait commencer de l'être plus efficacement grâce aux moyens nouveaux et considérables de l'imprimerie et de la gravure. Nul ne s'étonnerait de trouver chez un journaliste, comme il fut, une multitude de contradictions ; aussi ne faut-il que dégager les grandes lignes de son action.

A première vue, on s'aperçoit qu'il suscite un mouvement nationaliste et teutonique, réveillant l'incurable rancune des Allemands contre Rome. Il hait merveilleusement la papauté : « L'âne qui porte « ses sacs au moulin et vit de chardons peut juger, dit- « il, ce qu'est Rome : car l'âne sait qu'il est âne, et « non vache ; il sait qu'il est mâle et non femelle. La « pierre sait qu'elle est pierre ; l'eau qu'elle est « eau, et ainsi de chaque créature. Mais ces furibonds « de papes-ânes ne savent pas qu'ils sont ânes, ils « ignorent s'ils sont mâles ou femelles... Or sus, « au nom de tous les nôtres, je vous demande si vous « êtes hommes ou femmes. Si vous êtes hommes : « *ostendite testes ! ! !* à nous hérétiques ; si vous êtes

« femmes, je vous dirais avec Paul : Femme doit « se taire à l'église. A Rome que trouve-t-on? Rois « et Reines qui vivent là sont des hermaphrodites, « des androgynes, *cynoedi et poedicones*... Or sus, « empereurs, rois, princes et seigneurs, mettez-moi « la main sur le pape ; que Dieu ne bénisse pas les « mains paresseuses ! Enlevez-lui Rome, la Roman- « diole, Urbin, Bologne, et tout ce qu'il possède ; « c'est un détenteur de mauvaise foi... il a volé « l'empire. Pape, cardinaux, racaille romaine, pendez- « moi tout cela ; et arrachez-leur la langue comme à « des blasphémateurs, et hissez-les à un gibet, « comme ils y plantent leurs bulles.

« Vraiment, si j'étais empereur, je sais bien ce que « je ferais. De toute cette canaille de pape, de car- « dinaux et de famille papale, je ferais un paquet, « que je coudrais dans un sac. A Ostie, pas loin de « Rome, à trois milles, est une toute petite rivière « qu'on nomme *Mare Tyrrhénum*, bain merveilleux « pour guérir plaie, pustule, et toute espèce de maladie « papale. Là, tout doucettement, je les plongerais. « S'ils avaient horreur de l'eau, car énergumènes et « fous sont hydrophobes, je leur adjoindrais une « pierre, celle sur laquelle leur Église est fondée, et « puis les clefs qui leur servent à lier et à délier tout ce « qui est dans le ciel et sur la terre... A leur cou, je « suspendrais les décrets, les décrétales, les clémen- « tines, les extravagantes, les bulles, les indulgences, « le beurre et le fromage, et je réponds qu'en une

« demi-heure, ils seraient guéris de toutes leurs « souillures...

« Gloire à Dieu ! j'ai démontré que le pape qui se « vante d'être le chef visible de l'Église, le vicaire du « Christ, n'est que le prince de l'Église maudite, des « garnements de ce monde, le vicaire de Satan, « l'ennemi de Dieu, l'adversaire du Christ, le docteur « de mensonges, de blasphèmes et d'idolâtrie, un « archi-voleur, un régicide, un souteneur de mauvais « lieux, l'Ante-Christ, l'homme du péché, le fils de « perdition, l'ours-loup.

« Que Dieu me soit en aide ! Amen ! »

Que cette fureur, dont l'expression est assurément peu délicate, participe d'un sentiment profond de la supériorité germanique, c'est ce qui ne fait pas de doute : « Pauvres Germains, nous avons été « trompés, nous étions créés pour être les maîtres, il « nous a fallu courber la tête sous nos tyrans et « tomber dans l'esclavage. Nom, titre, insignes « de la royauté, nous possédons tout cela. Force, puis- « sance, pouvoir, droit, liberté, tout cela appartient « aux papes qui nous l'ont volé. A eux le grain, à nous « la paille. Il est temps que nous cessions de nous « contenter du simulacre de l'empire et que le « sceptre nous soit restitué, et avec le sceptre notre « corps et notre âme et nos trésors ; il est temps « que la glorieuse nation teutonne cesse d'être le « jouet des pontifes romains. Parce que le pape cou- « ronne l'empereur, il ne s'ensuit pas que le pape

« soit supérieur à l'empereur. Samuel qui couronna « Saül et David n'était pas au-dessus de ces rois, « ni Nathan au-dessus de Salomon qu'il consacra. « Que l'empereur donc soit un véritable empereur, « qu'il ne se laisse voler ni son glaive ni son sceptre. »

C'était évidemment mettre le pouvoir civil au-dessus du pouvoir spirituel : « Le pouvoir civil ne peut « rien, dit-on, contre le pouvoir spirituel ; mais cela « est faux... Le curé est-il déposé, il redevient ce « qu'il était, simple bourgeois. Caractères indélébiles, « chimères ! D'où vient le pouvoir séculier? de Dieu. « Donc il devrait s'étendre sur toute espèce de têtes : « tête de pape, tête d'évêque, tête de moine, tête « de religieuse... Qui a convoqué le premier concile de « Nicée? Constantin. »

En fait, le pouvoir spirituel est aboli par Luther, puisque, d'une part, il est dilué entre tous les hommes : « Nous avons tous le même baptême, le même évan- « gile, la même foi ; nous sommes tous égaux... nous « sommes tous prêtres » ; et que, d'autre part, tous les hommes doivent obéir au pouvoir civil.

Ces doctrines auraient bien pu tourner au profit du pouvoir impérial, que Luther a adulé et ménagé selon ce qu'il en espérait ; mais comme il se trouva que l'empereur soutenait la cause catholique, Luther légitima la révolte contre lui : « Résister à ces chiens « de meurtriers, ce n'est pas faire de la rébellion : « qui dit papiste dit oppresseur. Donc voilà le rebelle, « qui n'a pour lui ni le droit divin, ni le droit des

« hommes : méchant qui ressemble dans ses péchés au « meurtrier, à l'insensé. » Et le protestantisme luthérien se développe tout au bénéfice des princes : « La voix de Clément VII n'est pas plus écoutée, « dit un historien, que celle de l'empereur. Luther « a fait des grands vassaux de l'empire autant de « tyrans qui tourmentent les corps et violentent « les consciences ; âme et matière, tout doit leur « obéir. Ils règnent en despotes dans le palais élec-« toral comme dans le sanctuaire : à eux la police « de la commune et de l'église. C'est sous leur inspi-« ration que le ministre évangélique est élu, oint, « consacré, qu'il prêche et administre les sacrements ; « juges de l'orthodoxie du pasteur, ils peuvent le « chasser quand ils ont décidé qu'il n'enseigne pas « la pure parole du Christ ; ce sont les interprètes « infaillibles de l'esprit et de la lettre des Écritures. » A cet égard, il y a lieu de faire une différence de Luther à Jean Huss, qui favorisait le peuple et attaquait les princes ; là est un des secrets du sort opposé qui échut à chacun des deux hérésiarques.

On sait la part incalculable qu'eut dans le succès du mouvement luthérien la sécularisation des biens de l'Église et du clergé. La confiscation n'allait pas sans d'étranges excès populaires, mascarades et saturnales. D'immenses passions étaient soulevées. Les viols de nonnes, les mariages de moines et de religieuses, leurs divorces se multipliaient. La polygamie était demandée et prêchée jusque dans les paroisses de

Wittenberg ; Luther ne trouvait aucun texte pour s'y opposer. En compagnie de Mélanchton et de Bucer, il autorisa la bigamie de Philippe, landgrave de Hesse. La polygamie fut largement réalisée à Munster par Bockelsohn, dit Jean de Leyde. Bigamie et polygamie ont été pratiquées à diverses reprises dans l'histoire d'Allemagne par des provinces et par des princes avec l'assentiment effectif des autorités ecclésiastiques réformées.

Les passions atteignaient le peuple. Les paysans se soulevaient. Ils s'adressèrent à Luther pour qu'il soutînt leur cause ; mais après leur avoir prêché la soumission, il prit parti contre eux et pour les princes avec violence : « Allons, mes princes, aux « armes ! frappez ! Aux armes ! percez ! les temps « sont venus, temps merveilleux, où avec du sang de « rustres, un prince peut gagner plus facilement le « ciel que nous autres avec des prières. Frappez ! « tuez ! percez ! en face ou par derrière ; car il n'est « rien de plus diabolique qu'un séditieux, c'est un « chien enragé qui vous mord, si vous ne l'abattez. « Il ne s'agit plus de dormir, d'être patient ou misé- « ricordieux : le temps du glaive et de la colère n'est « pas le temps de la grâce. Si vous succombez, vous « êtes martyrs devant Dieu, parce que vous marchez « dans son verbe ; mais votre ennemi, le paysan « révolté, s'il succombe, n'aura en partage que la gé- « henne éternelle, parce qu'il porte le glaive contre « l'ordre du Seigneur ; c'est un enfant de Satan. »

Je ne sais d'où Luther tient sa haine et son mépris des paysans : « A l'âne du chardon, un bât et le fouet ; « c'est le sage qui l'a dit, aux paysans de la paille « d'avoine. Ne veulent-ils pas céder? Le bâton et la « carabine, c'est de droit. Prions pour qu'ils obéissent, « sinon point de miséricorde ; si on ne fait siffler l'ar- « quebuse, ils seront cent fois plus méchants. » Et ailleurs : « Un rebelle ne mérite pas qu'on fasse avec « lui de la logique, c'est avec le poing qu'il faut lui « répondre jusqu'à ce que le nez saigne ; les paysans « ne voulaient pas m'écouter, il fallait bien leur « ouvrir les oreilles à l'aide du mousquet. Qui ne veut « pas ouïr un médiateur armé de mansuétude, ouïra « le bourreau armé de son couteau ; j'ai bien fait, moi, « de prêcher contre de pareils garnements la ruine, « l'extermination, la mort... »

Il semble que Luther, qui dans l'ordre spirituel professait le serf arbitre, et à sa suite les théologiens protestants, aient admis une sorte de théorie de l'esclavage politique : « Vous voulez vous affranchir de « l'esclavage, écrit Luther aux paysans ; mais l'escla- « vage est aussi vieux que le monde. Abraham avait « des esclaves, et saint Paul établit des règlements « pour ceux que le droit des gens a réduits en ser- « vitude... Vous allez jeter les hauts cris à la lecture « de ma lettre et vous direz que Luther est devenu « le courtisan des princes ; mais avant de repousser « mes conseils, examinez-les. » Naturellement, les princes se font forts d'une telle doctrine : « Rien,

« disent-ils, n'est enseigné dans l'Écriture en termes « plus formels que l'obligation d'obéir aux princes « de ce monde. Quiconque se révolte contre son « prince se révolte contre Dieu. Malheur à ceux qui « désobéissent à leurs maîtres ! Veux-tu ne rien avoir « à redouter du pouvoir, fais ce que le pouvoir te « commande. Résistes-tu, tremble ! car Dieu lui a « remis l'épée. Le pouvoir vient de Dieu ; ton maître, « c'est le serviteur de Dieu, le vengeur de Dieu. La « liberté chrétienne ne consiste pas à dénier les dîmes, « le cens, l'impôt, la corvée, les droits seigneuriaux, « mais à obéir aveuglément à tout ce que prescrivent « les souverains de ce monde : voilà la doctrine de « salut que doivent prêcher les prêtres à leurs « ouailles : si les ouailles embrassent la liberté diabo- « lique de la chair, c'est au péril de leur âme, de leur « corps et de leurs biens. »

En somme, Luther, pêle-mêle et à travers des impulsions souvent contradictoires, apportait à l'Allemagne la réalisation de quelques-uns de ses instincts séculaires ; il déterminait chez elle une éruption de germanisme et de barbarie contre la civilisation latine et une violente excitation à s'en séparer, à la contredire, à en prendre le contre-pied, à la saccager, à la nier ; il ouvrait une voie à la divinisation personnelle pour laquelle les Germains avaient manifesté un commencement d'inclination, en se montrant favorables à l'hérésie d'Arius : « L'homme, disait Luther, « ne peut pas naturellement vouloir que Dieu soit

« Dieu. Il aimerait mieux être Dieu lui-même, et que « Dieu ne fût pas Dieu. »

Les princes profitant du mouvement et devenant les chefs de la religion, Luther donna à ses compatriotes une occasion formelle d'exalter la force, de l'adorer et d'en préparer la déification ; il les soulage par une abdication du serf arbitre devant toute volonté souveraine ; et leur offre par suite une justification de la servilité vis-à-vis des pouvoirs publics.

« Chez Luther, dit M. Chamberlain, Anglais converti au pangermanisme jusqu'à se faire Allemand, « Religion ne veut pas dire Église, mais englobement « de la vie et de la patrie, considérée comme un « dessein divin. C'est pourquoi on peut dire que la « puissante Allemagne actuelle, c'est l'Allemagne de « Luther. L'Allemagne parle ses discours, pense ses « pensées, accomplit ses actes comme il l'a voulu ; les « questions de dogme n'inquiètent pas l'esprit allemand. Celui qui connaît bien Luther, connaît bien « l'Allemagne. »

ABAISSEMENT DE L'EMPIRE

L'œuvre de Luther aggrava à un point extrême le désordre où était l'empire et dont la monarchie de Charles-Quint et de la Maison d'Autriche avait paru propre à le guérir. Je ne parle point de l'émiettement religieux qui résulta du mouvement protestant, ni des universités réformées s'excommuniant les unes

les autres. Par la voie des dissensions religieuses, on marcha à la guerre civile.

La France était dans une nécessité trop grande pour hésiter sur la nature de ses alliances. François Ier lia partie avec les protestants d'Allemagne. Charles-Quint les bat à Muhlberg en 1547, Henri II est reconnu par les princes allemands « protecteur des libertés germaniques ». On ne saurait exagérer la signification d'un tel titre décerné au roi français. Metz, Toul et Verdun sont réunis à la couronne en 1551 et les cavaliers français avec enthousiasme mènent leurs chevaux boire jusque dans « la rivière du Rhin ». La France, attristée un moment par la défaite de Saint-Quentin, en 1557, est consolée dès l'année suivante par la prise de Calais.

Malheureusement, nos désastreuses guerres de religion arrêtèrent pendant plus d'un demi-siècle nos progrès. En Allemagne, le catholicisme, profitant des dissensions protestantes, regagnait beaucoup de terrain. On put croire que l'Allemagne allait être rendue à l'Église. Les protestants se jetèrent, dès le commencement du XVIIe siècle, dans la guerre, cette guerre qui devait prendre le nom de « Guerre de Trente Ans ». Notre alliance fut conclue avec le roi de Suède, Gustave-Adolphe. En 1635, nous étions défaits à Corbie et nos ennemis étaient une fois de plus aux portes de Paris ; mais dès 1639 l'Alsace nous était conquise, Arras pris en 1640, et de 1643 à 1648 une série de victoires triomphantes, Rocroi, Fribourg, Nordlingen,

Lens, nous portaient aux traités de Westphalie.

Ces traités nous assuraient la haute et la basse Alsace, en même temps qu'ils consacraient l'indépendance de la Suisse. Ils nous concédaient le libre commerce du Rhin. Ainsi recevait une certaine satisfaction l'antique vœu que formule l'adage : *Gallia bibat Rhenum !* La Suède était installée dans l'Allemagne du Nord. Les princes et les États de l'Allemagne recevaient le droit de suffrage dans les affaires impériales et le droit de faire des alliances, sauf contre l'empereur. Les protestants étaient admis à la chambre impériale et au conseil aulique. En réalité, l'unité politique de l'Allemagne, qui ne s'est jamais réalisée sans être fatale à l'Europe, était brisée. Deux siècles d'hégémonie française, et des plus beaux qui soient dans l'histoire du monde, allaient s'ouvrir et dont profiterait l'Allemagne même. Malheureusement, cette troisième victoire de la latinité allait seulement recouvrir un dangereux ferment de germanisme qui avait pris des formes singulières et qui fut dès lors en passe de prendre un accroissement redoutable.

VI

L'ALLEMAGNE ET LA FRAUDE

L'INFLUENCE FRANÇAISE

Si on voulait se rendre compte de la différence qu'il y avait entre l'empire de Charles-Quint et

l'empire du XVIIIe siècle, on pourrait comparer l'entrée de Charles-Quint à Augsbourg pour la diète de 1530, et les cérémonies religieuses qui suivirent, avec un couronnement d'empereur à Francfort quelque deux cents ans plus tard. D'une part, une somptuosité inouïe et une gravité peut-être espagnole qui traduit le sérieux avec lequel on procède à toutes ces actions ; d'autre part, une cérémonie encore somptueuse, mais dont les acteurs mêmes sentent l'archaïsme assez creux : « Lorsque François de Lor« raine sortit, accoutré en Charlemagne, de l'église « Saint-Barthélemy où il avait été couronné et se « rendit à pied, selon le rite, au Roemer, il passa « devant un balcon où était assise Marie-Thérèse, sa « femme. Il leva vers elle les deux mains, pour lui « montrer le globe, le sceptre et ses gants extraordi« naires : sur quoi la grande impératrice, qui était « la meilleure femme du monde et la plus simple, « fut prise d'un fou rire qui gagna la foule. » (Lavisse.)

Par l'effet des traités de Westphalie et surtout à partir du règne de Louis XIV, l'influence française fut dominante en Allemagne. Il est aisé de s'en rendre compte lorsqu'à partir de la France on a franchi une première zone rhénane qui relève de la France du moyen âge ; la seconde zone marquée par des villes telles que Dresde, Potsdam, Cassel, relève de notre France moderne et royale. Une troisième Allemagne est sans caractère, on dirait américaine, jusqu'au moment où on touche le monde slave qui

s'annonce par ses églises bulbeuses. Notre architecture, nos jardins furent imités avec quelque faste ; à l'intérieur de ces palais, on trouvait notre ameublement, les gens y portaient nos perruques et les femmes nos modes. Les princes prenaient des maîtresses, ne fût-ce que pour imiter le grand Roi, tel le roi de Prusse Frédéric Ier ; et les principicules copiaient l'armée de Louis XIV en miniature et en lilliputien. Le même Frédéric, « roi en Prusse » depuis 1702, n'oubliait pas de favoriser les arts et les lettres, fondait l'Université de Halle, une académie de peinture, une académie des sciences de Berlin que présida Leibniz.

Notre langue, dont l'usage avait dû reculer depuis le moyen âge à cause de la guerre de Cent Ans et des guerres de religion, reconquit une situation dominante ; à la fin du XVIIe siècle, la Cour de Prusse ne parlera plus guère que le français et Frédéric II fera du français sa propre langue ; l'allemand n'est guère qu'un patois pour le peuple. *Le Patriote*, journal de Hambourg (1724-1727), propose comme livres formant une bibliothèque : Fénelon, *De l'existence de Dieu*, *De l'éducation des filles*, *Télémaque* ; La Bruyère, *les Caractères* ; les *Lettres* de Richelet et de Rabutin ; Fontenelle, *De la pluralité des mondes* ; Crousaz, *Traité du beau*, et quelques traductions de l'anglais. Mme de Staël ne trouve à citer comme auteurs allemands que Hagedorn, Gellert, Weiss, qui sont des imitateurs de nos Français, tandis que

les Suisses alémaniques imitaient les Anglais de préférence.

Cependant ce fut le temps de la meilleure Allemagne, romantique et bourgéoise, celle dont se sont engoués nos pères comme d'une patrie poétique et qui a peuplé les esprits de beaucoup de rêves, de visions et d'illusions : Allemagne heureusement dépourvue de grandes ambitions politiques où le pouvoir était assez proche et en général assez bonhomme. Il est vrai que les princes y vendaient leurs sujets comme du bétail ; à cet égard, la guerre de l'indépendance de l'Amérique fut pour eux un coup de fortune ; ils en livrèrent peut-être plus de cinquante mille et toute opposition à ce trafic était punie des peines et des supplices les plus rigoureux ; mais ce traitement n'a rien qui soit pour révolter la conscience allemande et il bénéficie près d'elle d'une secrète complicité. On changeait d'État en changeant de ville, ce qui tenait lieu de liberté dans une certaine classe sociale. Dans cette infinité de petites capitales, on jasait beaucoup et, tout en se surveillant les uns les autres, on s'essayait à la vie de l'esprit et des idées, on menait la vie du cœur. Ce fut cette Allemagne sentimentale dont nous respirons les effluves et le parfum un peu affadi dans le livre de Mme de Staël.

ORIGINES DE LA PRUSSE

Cependant il s'en était déjà formé une autre qui a échappé à l'investigation littéraire, philosophique et

mondaine de cette illustre ennemie de Napoléon. Cette autre Allemagne, c'était la Prusse. Pour la bien pénétrer, il aurait fallu un regard plus perçant et moins prévenu que celui de Corinne. La population prussienne pouvait présenter, comme toute autre en Germanie, ce vernis d'une certaine bonasserie que les Allemands désignent avec une nuance intraduisible par le mot de « Gemüthlichkeit ». Cette bonasserie, toute sincère qu'elle puisse être, s'accorde souvent très bien avec un fond d'hypocrisie. Mais dans le fait de la Prusse, il y a plus que de l'hypocrisie, il y a de la fraude.

Je donne à ce mot un sens très fort et je pense que c'est le même que lui assigne Molière quand il fait dire à l'exempt, à la fin de sa comédie *le Tartuffe ou l'Imposteur* :

« *Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.* »

La fraude c'est à la fois le vol et le mensonge, l'acquisition injuste sous le couvert de l'imposture, et c'est ce qu'on voit à plein dans l'histoire de la Prusse et le vice qu'elle a réveillé et propagé dans l'Allemagne.

La famille des Hohenzollern est originaire de Souabe. Une branche cadette va s'établir en Franconie. Ces Hohenzollern deviennent burgraves de Nuremberg et acquièrent Anspach, puis ils sont transplantés en 1411 dans les marches de Brande-

bourg, où ils font très bien leur métier. Les voilà électeurs et ils s'arrondissent, à quoi il n'y a rien à redire.

Transportons-nous maintenant en Lithuanie entre la Vistule et le Niémen, où habite une population à laquelle on donne le nom de Pruses ou Porusses ou Borusses. Il paraît que ce mot, en vieux polonais, veut dire « hommes des bois », comme le mot « orang-outang ». Ce sont des païens. Au XIII[e] siècle, on prêche contre eux la croisade et elle est d'abord confiée aux chevaliers Porte-glaive, puis aux Teutoniques.

Ces Teutoniques se sont d'abord appelés l'ordre Notre-Dame de Jérusalem, Frères de Sainte-Marie ou Marianistes. Après la perte de Jérusalem en 1187, ils furent transférés à Saint-Jean-d'Acre où ils ont l'hôpital Sainte-Marie des Allemands ; comme les Hospitaliers, ils suivent la règle des Hospitaliers de Saint-Jean, et comme chevaliers, pour la lutte contre les mécréants, ils sont soumis à la discipline des Templiers. Innocent III les favorisa beaucoup. Ils faisaient le triple vœu de chasteté, d'obéissance et de pauvreté. Ils étaient astreints à l'hospitalité comme à l'un de leurs devoirs essentiels. Ils étaient obligés à des jeûnes prolongés. Leurs repas étaient frugaux et se prenaient en silence ; ils ne mangeaient de viande que trois fois par semaine. Des sanctions sévères étaient prévues contre l'ivrognerie et la débauche. Les chevaliers devaient communier au moins sept fois chaque année.

L'ordre s'enrichit promptement et eut un grand

nombre de commanderies en Europe. Il fut appelé en Prusse, avec la permission impériale d'y faire des conquêtes pour son compte, permission confirmée par le pape avec cette clause que ces conquêtes seraient expressément la propriété de saint Pierre et de la sainte Vierge.

Il s'ensuivit cinquante ans de guerres atroces. Les chevaliers dépouilleront même l'évêque chrétien qui les avait précédés. Vers le milieu du XIIIe siècle, ils fondent Kœnigsberg. Chassés de l'Orient par les Sarrasins, ils s'établissent entièrement en Prusse. Des insurrections sont domptées, des razzias opérées sur les indigènes. Une forte prospérité matérielle est organisée et l'ordre devient un véritable État dès *le* XIVe siècle. Pour s'autoriser à trafiquer, il fabrique une fausse bulle. Au XVe siècle, il se fait remarquer par son artillerie lourde, la force et la grosseur de ses canons.

Cependant la débauche s'y introduit, la discipline se relâche, des grands maîtres sont assassinés, on répète que ses vrais chefs sont Vénus et Bacchus. En 1400, les chevaliers subissent une terrible défaite à Tannenberg et passent sous la suzeraineté de la Pologne contre laquelle ils luttent néanmoins. En 1511, Albert de Hohenzollern, destiné à la vie ecclésiastique, mais qui n'en a pas le goût, entre dans l'ordre avec promesse d'en être nommé grand maître. Dans cette fonction, il éprouve de nombreuses difficultés et va voir Luther, qui lui conseille de sécula-

riser l'ordre à son profit. Il le fait à quelque temps de là et s'établit comme duc avec hérédité dans sa maison sous la suzeraineté de la Pologne. Les droits de saint Pierre et de la sainte Vierge se volatilisent. Albert se marie deux fois. Il a un fils, mais qui est fou et demeure sans postérité. Il a aussi des filles. Les électeurs de Brandebourg, qui sont leurs cousins, les épousent et réunissent à leurs États le duché de Prusse, qui devient royaume en 1701 en vertu d'une autorisation impériale et qui est reconnu comme tel au traité d'Utrecht, en 1713. C'est ainsi que les électeurs de Brandebourg deviennent « rois en Prusse ».

FRÉDÉRIC LE GRAND

Je passe sur Frédéric-Guillaume Ier, brute sauvage, toujours armé de bâtons, buveur terrible, se vantant de faire sauter les têtes « comme des carottes », hanté de la manie d'avoir des régiments de géants, fou, mais bon administrateur, rouant de coups ses sujets dans la rue et son fils qu'il traîne par les cheveux. Outré de ces mauvais traitements, le futur grand Frédéric veut fuir avec son ami Katte. Le roi fait couper la tête à Katte sous les yeux de Frédéric à qui il songea d'abord à faire appliquer le même supplice. C'est que fuir, c'était déserter. Un trait bien amusant de la psychologie de ce barbare, c'est sa défiance à l'égard du calvinisme, à cause de la doctrine de la prédestination ; il redoutait que les soldats ne pussent

se persuader et s'autoriser d'une prédestination à déserter.

Son fils, le fameux Frédéric II dit le Grand, fut assurément un des plus méchants hommes qui aient existé. Bossuet a dit noblement, à la française : « Loin de nous les héros sans humanité ! » Certes, en voilà bien un. Personne mieux que lui n'a affermi la triple tradition prussienne : bien faire la guerre, pratiquer savamment l'espionnage, sophistiquer l'opinion publique. Mais comme ces divers services n'avaient pas acquis le développement immense où ils furent portés depuis, on peut dire de Frédéric qu'il a fait tout cela lui-même.

Il était homme d'esprit : « Quand M. le maréchal de Soubise se met en campagne, disait-il, il se fait précéder de cent cuisiniers ; moi, je me fais précéder de cent espions. » Son système était d'arracher des renseignements par la terreur.

Mais c'est comme menteur qu'il nous intéresse ; voyons-le comme tel. Il croit en Dieu comme ouvrier du monde, mais non comme Providence ; ce sont à peu près les opinions du dictionnaire philosophique de Voltaire. Y a-t-il libre arbitre de l'homme? Il hésite. Dans tous les cas, il est bien convaincu que Dieu n'a aucun égard aux individus et qu'il n'y a pas d'immortalité de l'âme. Il est complètement antichrétien, il méprise, il hait la religion, il hait les prêtres catholiques, mais tout aussi bien les pasteurs « vieux cafards, cagots, triples saints, vieux vétérans,

maquignons de Calvin »; s'il lui arrive de nommer Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est comme par hasard; à la fin du mois de mars, quelqu'un qui sait comment il faut lui faire sa cour lui répond : « Votre Altesse royale aura voulu anticiper sur le poisson d'avril ». Et il dit à Katte : « Dieu se fout de vous et de moi ». Mais comme colonel et futur *summus episcopus* de son royaume, il fait à son régiment de pieux sermons traduits de Bourdaloue, de Fléchier et de Massillon.

Son Anti-Machiavel est un livre édifiant. Un prince ne doit pas faire de conquêtes, mais qu'il tâche plutôt à être le père des princes ses voisins. Qu'il se préserve de toute ambition déréglée et ne se laisse pas séduire à la fausse gloire. Rien ne vaut mieux que la bonne foi, et rien n'est plus sacré que le serment, c'est ce qu'il faut maintenir contre le docteur de la scélératesse, c'est-à-dire Machiavel. Il faut garder la plus stricte fidélité aux traités, et, en général, ne duper personne. La république est d'ailleurs une forme de gouvernement préférable à la monarchie, mais là où la monarchie existe, toutefois n'y touchons pas. Que le prince se défende de procéder à des massacres, qu'il pratique la justice et cultive l'humanité ; il lui faut être honnête homme, vivre dans la probité et professer la candeur. Il doit mettre au premier rang de ses soucis la tranquillité de l'Europe et l'équilibre européen.

Deux mois avant son avènement, Frédéric écrit

en mauvais vers à son ami Jordan (il est vrai que sont des vers français, ce qui excuse la forme) :

> « *Tu me verras toujours humain*
> *D'une allure simple et unie*
> *Pacifier le genre humain.* »

Il avait promis de défendre Marie-Thérèse en véritable chevalier. Il se jette en pleine paix sur sa province de Silésie et, comme pas un autre roi de son époque, propage l'incendie à toute l'Europe, lui inflige les guerres les plus dures qu'elle eût subies depuis cent ans, nouant et déchirant ses alliances avec l'impudence la plus effrontée et dépeçant systématiquement les nations voisines. Il réussit. Les Prussiens plus tard plaçaient son portrait sur des autels et brûlaient de l'encens devant son image comme devant celle d'un dieu.

LE SYSTÈME DU MENSONGE

Les Allemands, que les écrivains de l'antiquité représentent comme naturellement menteurs, se sont raidis parfois pour se défendre de ce vice. Ils se sont guindés. Outre qu'ils ne manquent pas de louer leur propre sincérité et leur candeur, leurs philosophes ont su flétrir le mensonge tout en le pratiquant. La conduite de Fichte est toute pleine à la fois de hardiesse et d'hypocrisie. Personne plus que Kant, l'apôtre du devoir absolu et de l'impératif caté-

gorique, n'a honni le mensonge, personne ne l'a proscrit d'une rigueur plus inflexible. Même à des assassins poursuivant une innocente victime réfugiée chez nous et qu'on pourrait sauver en les dépistant, il faut répondre : « Elle est là » ! Kant fut mis une fois dans le cas de répondre par un mensonge ou par la vérité. Le roi Frédéric-Guillaume II lui ayant demandé la promesse de ne plus traiter des questions religieuses, il s'y engage comme fidèle sujet de Sa Majesté. Quand le roi fut mort, il recommença, et comme on lui objectait son engagement, il déclara qu'il avait eu soin de ne le prendre que comme fidèle sujet de Sa Majesté, de manière à s'en tenir pour relevé lorsque le roi ne serait plus. Mais pour ne s'engager qu'envers le roi vivant et s'envelopper dans sa restriction mentale, il avait adressé son serment à Sa Majesté. Or, dans la doctrine de la vertu, ch. II : « Des devoirs de l'homme envers lui-même, en tant qu'être moral : ils sont opposés aux vices du mensonge, de l'avarice et de la fausse humilité (de la bassesse), art. I, Du mensonge, § 9 », il écrit : « La plus « grande transgression du devoir de l'homme envers « lui-même, considéré simplement comme être moral « (envers l'humanité qui réside en sa personne) c'est « le contraire de la véracité, c'est-à-dire *le mensonge*... « Le mensonge est l'avilissement et comme l'anéantis- « sement de la dignité humaine. Un homme qui ne croit « pas lui-même ce qu'il dit à un autre (fût-ce à une « personne idéale) a encore moins de valeur qu'une

« simple chose. » Or, en promettant à Frédéric-Guillaume II de ne plus écrire sur les matières religieuses, Kant ne croyait pas lui-même ce qu'il disait à cet autre; mais pour cacher sa pensée à cet autre, il faisait sa promesse à la Majesté qui est une personne idéale et au surplus ne meurt pas avec le roi. De quelque côté qu'il se tourne, il mentait donc et fort bien, en dépit de ses ruses de conscience ; et s'il fallait le juger d'après l'excès de ses propres principes et de ses expressions, il faudrait dire qu'il a avili et anéanti en lui la dignité humaine. Disons seulement qu'il s'est conduit en bon fonctionnaire prussien, obéissant, plat et hypocrite, et probablement dupe de sa propre hypocrisie servile.

Il s'est formé à sa suite toute une école de casuistes tout aussi habiles à ruser avec la vérité ou même plus cyniques à l'écarter délibérément. Johann-Frédéric Gillet, Becker, Jean-Georges Gebhard, Freder, Spalding, Reche ont établi des théories en vertu desquelles l'État étant supérieur à la religion, celle-ci doit être considérée simplement comme utile ; et l'éducateur doit l'enseigner quand même il n'y croirait pas. Le mensonge religieux doit être systématiquement pratiqué avec le peuple.

On voit que la fameuse théorie pragmatique de Nietzsche, dite du « mensonge pour la vie », est loin de se présenter à l'état isolé dans la pensée allemande. De même la falsification de la dépêche d'Ems, la violation de la neutralité de la Belgique déchirée

comme un chiffon de papier ont leurs racines dans un grand fonds commun de fraudes dont la Prusse conserve actuellement la tradition et tient école. Elle a fait des disciples remarquables, dont aucun cependant n'est comparable au prince et au gouvernement de la Bulgarie qui ont peut-être étonné même leurs maîtres.

VII

L'ALLEMAGNE DIVINISÉE

LE POUVOIR SPIRITUEL

Les théoriciens de la sociologie nous ont familiarisés avec la notion de la séparation des pouvoirs.

Il y a essentiellement trois pouvoirs, dit Montesquieu. Mais ne confiez pas au pouvoir exécutif le soin de faire les lois, car il les fera à son profit. Ne confiez pas au pouvoir législatif la charge de les exécuter, car il sera le premier à violer les lois qu'il aura faites quand elles le gêneront. Et ne confiez le pouvoir judiciaire à aucun des deux précédents, car la justice est mal en point quand on est juge et partie dans sa propre cause.

La société sent instinctivement qu'il y a un rôle de conseil et un rôle de pouvoir qui ne doivent pas être confondus dans la même personne. Qu'un homme politique, qui signe chaque jour un article dans un journal, passe ministre, phénomène qui n'est pas

fort rare dans notre temps, il cessera aussitôt sa collaboration, au moins ostensible, à la feuille publique, mais il la reprendra quand il sera tombé du faîte ministériel, phénomène de précipitation qui suit invariablement l'ascension. Le journaliste a un pouvoir spirituel ou d'opinion, le ministre un pouvoir temporel ou de fait.

Mais qu'est-ce donc que le pouvoir spirituel à proprement parler? Si on allait bien au fond de la question, on trouverait sans doute qu'il repose sur la distinction de l'âme d'avec le corps, sur celle de l'esprit d'avec la matière. « Je sens deux hommes en moi », disait saint Paul. Il sentait qu'il y a dans l'homme un principe qui agit et qui est au-dessus de la loi des membres. Ce principe se révèle à lui-même par la conscience. Notre conscience nous avertit de ne point obéir à nos sens comme une brute, de ne prendre notre mot d'ordre, pour parler à peu près comme Platon, ni dans notre ventre ni dans notre bas-ventre ; de résister à notre gourmandise et à notre concupiscence ; de maîtriser notre corps afin de le raidir contre la paresse et la débauche ; de dompter nos passions naturelles, avarice, envie, colère, orgueil, soif de jouissance et de domination ; de vaincre notre égoïsme ; d'aimer le prochain, de sacrifier nos intérêts, notre vie même au bien d'autrui, c'est-à-dire de pratiquer la charité ; de chérir la justice et tout ce qui est noble, pur, beau et grand, et d'y croire, c'est-à-

dire d'avoir la foi ; d'y croire en dépit du train du monde et de persévérer dans cette foi malgré toutes les blessures que le monde lui fait, c'est-à-dire de garder l'espérance. Un pouvoir qui agit sur ces sentiments pour les entretenir et les exalter, qui fortifie la raison contre la chair, est vraiment un pouvoir spirituel.

Historiquement, dans notre civilisation occidentale, la source de la spiritualité a été le christianisme. Et il a paru excellent que le souci et la conduite des choses spirituelles fussent entre les mains de gens chargés de donner, avec le conseil, l'exemple. Qui dira la puissance de l'exemple? Les saints sont le sel de la terre.

Surtout il a semblé très prudent et très bon que le soin de ces vertus de spiritualité ne fût pas remis entre les mains de ceux qui détiennent précisément par fonction les grandeurs de la chair et qui ont pour mission de promouvoir les intérêts terrestres, pleins d'ambition, de richesse, de ruse, de concupiscence, de passions, forts du pouvoir matériel toujours tenté, toujours capable d'opprimer les âmes; en un mot, il a paru bon que l'hygiène et la médecine des vertus de l'âme eussent d'autres gardiens que les bénéficiaires des pouvoirs temporels de ce bas monde : *Nemo militans Deo implicat se negotiis saecularibus*, dit le même saint Paul.

Auguste Comte voit dans cette séparation des pouvoirs spirituel et temporel réalisée par le christia-

nisme le chef-d'œuvre scientifique du moyen âge.

CONFUSION DES POUVOIRS

A cette séparation des deux pouvoirs, un rude coup fut porté par le protestantisme qui confondit les deux domaines. On vit le roi d'Angleterre et le roi de Prusse devenir les chefs de la religion dans leurs États, comme le czar l'est dans les siens.

On ne constate pas que la confusion des pouvoirs ait produit partout des effets aussi déplorables et désastreux qu'en Prusse. Je ne crois pas que les rois actuels d'Angleterre ou de Suède soient des pseudo-papes qui se prennent très au sérieux dans ce rôle ; mais il en va tout autrement en Prusse et on en peut discerner quelques causes.

Il y a des peuples qui sont restés tout entiers catholiques ou à peu près ; il y en a d'autres qui ont passé au protestantisme tout d'un bloc, comme l'Angleterre ou la Suède. Dans ces pays, le roi s'est trouvé en face d'un clergé tout formé, compact, ayant la tradition de la direction spirituelle, et le pouvoir royal n'a pas tardé en fait à la lui laisser. En Prusse l'État, il est vrai, devint nettement protestant ; mais, au moment même où il passait à la réforme, il comptait des sujets catholiques dont il n'entendait pas se priver, soit en Pologne, soit dans les pays rhénans. En outre, il a été appelé à défendre de bonne heure les catholiques du midi de l'Allemagne,

notamment la Bavière, contre l'influence de l'Autriche. Ce n'est pas tout ; si la réforme en Prusse fut d'abord luthérienne et dans les chefs et dans le peuple, un des électeurs, ayant eu des raisons de se ménager la faveur des Hollandais, n'avait pas hésité à se faire calviniste. En vertu de ces faits si complexes, l'idée se fit jour que l'État était supérieur à toutes les sortes de confessions religieuses, si diverses, et quelles qu'elles fussent. Divergentes en soi, l'État fut le point où elles aboutissaient toutes comme à un sommet et où on les dominait de haut. « Après la « réforme, dit Lavisse, les Églises nouvelles ont été les « servantes de l'État, et certains recueils officiels de « prières où le roi est traité à peu près comme Dieu « et les princes et les princesses comme des saints, « montrent bien l'existence d'un christianisme à « l'usage du roi de Prusse ». Inversement, on peut dire que le roi de Prusse, chrétien ou non, cessa d'être à l'usage du christianisme. Frédéric II traita avec les mêmes ménagements et le même mépris toutes les confessions religieuses ; c'est pourquoi les coryphées du XVIIIe siècle prônèrent, chantèrent sa tolérance. Était-ce bien sa tolérance qui leur agréait si fort? N'était-ce pas plutôt le mépris qu'il faisait du christianisme qui plaisait à la haine qu'ils en avaient? Quant à lui, sa tolérance ne partait d'aucune vue religieuse ni d'aucun principe moral, il n'avait rien en lui qui l'y attachât ; s'il la pratiquait, c'était pour des raisons strictement poli-

tiques et d'utilité. Il aurait tout aussi bien pratiqué le contraire. La seule maxime où il fût ferme, c'est que l'État avait à se servir des religions tant qu'il en recevait des services et pas au delà, qu'il ne leur en devait aucun et qu'il était infiniment plus précieux qu'aucune d'elles, à vrai dire seul précieux.

Puis les théoriciens que nous avons rencontrés quand il s'est agi de la fraude pieuse intervinrent et décidèrent sans peine que le pouvoir spirituel était dans l'État. Un bon nombre d'actes officiels du gouvernement prussien, tels que l'édit de Frédéric-Guillaume II en 1788, prouvèrent que l'État se reconnaissait le droit de régler la théologie à sa guise et à son profit.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Les choses en étaient là quand le quatrième acte du drame, du perpétuel conflit germano-latin a commencé, c'est-à-dire quand la Révolution française a éclaté en Europe.

Si on la dégage des multitudes de contingences politiques dans lesquelles elle est impliquée, si on en discerne d'un peu haut et impartialement les tendances, que reste-t-il et que pensait-elle apporter au monde?

Elle y jetait avec une force singulière l'idée d'un gouvernement plus rationnel des peuples, d'une liberté politique qui leur fût incorporée par une

constitution réfléchie ; c'est sans doute pourquoi la première assemblée révolutionnaire prit le nom de « Constituante ».

Elle voulait qu'aucune partie de la nation ne demeurât sous l'action du gouvernement toute passive et que chacun pût participer à la vie politique commune ; c'était le principe d'égalité qui n'excluait nullement les différences de condition, mais impliquait une indépendance garantie à l'individu dans l'État.

Et comme les individus, libres et munis de leurs droits, devaient vivre dans l'État une vie fraternelle sous l'empire des lois faites en commun, cette même fraternité, quand les peuples seraient libres, devait s'établir et régner entre eux.

Quelque part d'illusion qu'il pût y avoir et qu'il y avait en effet dans ces pensées, elles n'en donnaient pas moins, ou plutôt elles donnaient d'autant plus à la Révolution un certain caractère humain, en soi admirable, qui suscita cet incontestable enthousiasme révolutionnaire dont le pays et le monde furent remués et soulevés ; caractère que ne purent effacer entièrement les dissensions, les excès, les crimes intérieurs, enthousiasme qui anima les armées et à de certaines heures les assemblées politiques.

C'est sous l'inspiration de ces idées que l'Assemblée nationale rendit son décret du 22 mai 1790, par lequel elle déclarait que la nation française s'interdisait de faire « aucune guerre de conquête et

qu'elle n'entreprendrait jamais contre la liberté d'aucun peuple ». Belles déclarations comme le monde n'en avait jamais entendu et qui certes furent sincères.

Il est superflu de démontrer plus longuement que la France représentait alors un idéal de liberté humaine. Et l'Allemagne était toute pénétrée d'idées françaises. Si Frédéric II comme souverain était un parfait Prussien, comme publiciste il était quasiment un encyclopédiste et semblait faire partie du clan des « philosophes ». Kant proclamait que la république était la forme du gouvernement par excellence et qu'il était d'obligation morale que l'humanité marchât vers la confédération des peuples. Schiller, à qui la Convention conférait la qualité de citoyen français en l'appelant naïvement « Gilles », écrivait des drames libéraux et révolutionnaires, tels que *Fiesque* ou *les Brigands*, et Gœthe inclinait dans le même sens avec *Gœtz de Berlichingen* et *Egmont* On a compté qu'il y avait environ 7000 publicistes, écrivains, journalistes allemands qui s'employèrent à l'envi à répandre le mouvement d'idées français. La déclaration des droits de l'homme était imprimée à Francfort sur des mouchoirs dont la vogue s'emparait. Le couronnement de Léopold II comme empereur en 1790 parut une mascarade. La prise de la Bastille provoqua un enthousiasme universel. Les poètes, Klopstock, Ienisch, Jean de Muller, à l'événement accordaient leur lyre, vouaient leur plume.

Herder, Kant, tout le monde se disait cosmopolite. Les écrivains à l'envi proscrivaient la noblesse, dont on ne voulait plus. Fichte, Hegel étaient d'ardents jacobins. Tous les hommes qui en Allemagne se comptaient pour civilisés regardaient la France comme leur patrie. Ainsi se préparait dans le sentiment public la réunion, qui fut si aisée, de la rive gauche du Rhin à la France, son retour à l'ensemble dont elle a fait d'abord historiquement partie, la reconstitution de l'ancienne Gaule gauloise, romaine et franque.

LES GUERRES

Je n'entreprendrai pas de faire l'historique des guerres de la République, du Consulat et de l'Empire, ni d'exposer comment, entrés en campagne au nom de la liberté des peuples, nous en arrivâmes à la domination de l'Europe. Je ne rechercherai pas quelle part est due dans cet enchaînement d'événements à la fatalité des circonstances, ni celle qui peut être imputable au génie ambitieux de Napoléon. En fait, nous travaillâmes à l'unification de l'Allemagne avec une efficacité qui ne serait sans doute jamais venue d'elle ; de près de 2 000 territoires autonomes qu'elle comptait avant notre révolution, il n'en restera que 39 en 1815. Toutefois, après Austerlitz qui est de 1805 et Iéna en 1806, l'Allemagne était abattue ; il

ne restait debout que l'Angleterre, la Russie et l'Espagne, et ce sera assez pour miner d'abord, puis ruiner notre empire.

Mais c'est alors que le sentiment nationaliste allemand, si éteint et diffus une quinzaine d'années auparavant, se redresse, s'accroche à la Prusse et, selon le génie propre à la pensée germanique, perd toute mesure.

L'ALLEMAGNE SE DÉIFIE

Les fameux discours de Fichte à la nation allemande sont de 1807-1808. La philosophie allemande, tout en sortant de Descartes, s'était immédiatement éloignée de la doctrine française qui affirme la réalité de la personne et du libre arbitre ou liberté. La monade de Leibniz fut aussitôt soumise à un déterminisme universel. Kant relégua Dieu et le libre arbitre dans les intermondes. Après lui, intervinrent des combinaisons du spinozisme avec des idées d'évolution. Ainsi se formèrent des doctrines d'un panthéisme obscur qui semblent en affinité foncière avec le tempérament germanique, puisqu'on en retrouverait les tendances accusées chez les anciens mystiques allemands tels que Eckart, Weigel et Boehme. Fichte, qui est un théologien, parle abondamment de Dieu et en a la pensée constamment présente à l'esprit, mais il se flatte d'en changer complètement l'idée ; en réalité, il le détrône ; il ne veut plus qu'il

soit, ni qu'il soit un être, comme le conçoivent les Latins impies ; il le condamne à devenir, et à devenir par le développement même du monde ; et quant au monde, il ne peut devenir que par l'Allemagne, qui se trouve ainsi divinisée et représenter la partie excellente de Dieu, celle faute de quoi Dieu périrait. Quant à l'individu humain, il ne lui reste nulle personnalité vraiment propre ; il n'est qu'autant qu'il devient un rouage de la machine divine ou allemande, et, dans cette vue, Fichte exige qu'il soit entièrement « mécanisé ».

Hegel, qui avait appelé Napoléon « l'âme du monde », modifia sa pensée quand Napoléon fut tombé, et en même temps donna à celle de Fichte un tour nouveau et une forme plus stricte: Dieu, dit-il, réside dans l'État prussien. Quant à l'individu humain, il n'existe pas en soi. L'État est la réalité de l'idée, il en est la puissance absolue, il est la marche de Dieu dans le monde, il est Dieu lui-même sur la terre, supérieur aux religions, supérieur à la morale ; aussi n'y a-t-il place pour aucune moralité entre les États. La guerre par suite est excellente, la victoire où qu'elle soit exprime le droit et l'histoire équivaut au jugement dernier.

En somme, Dieu, c'est l'État prussien, et voilà, grâce à Hegel, la question bien posée. La querelle qui se poursuit aujourd'hui même entre la Germanie et nous a pour raison de savoir si l'empereur allemand est, comme l'ont voulu les Hohens-

taufen, l'incarnation de Dieu devant qui doit plier toute volonté humaine et s'anéantir toute personnalité.

LA PENTE FATALE

Le gouvernement prussien a suivi sa fatalité. Après 1815, il a escamoté la liberté qu'il avait promise aux peuples ; et la guerre de la liberté, *Freiheitskrieg*, — ainsi s'était-elle appelée pendant qu'on la faisait, — se débaptisa et prit officiellement le nom inoffensif de guerre de la libération : *Befreiungskrieg*. Les mouvements libéraux de 1830 et de 1848, suscités par l'exemple de la France, furent enfin rudement comprimés. D'ailleurs, au cours du second, qui fut le plus grave, le peuple séparait si peu la liberté de l'idée de l'empire qu'il invitait le roi Frédéric-Guillaume IV à se proclamer empereur. Le parlement libéral de Francfort lui offrit effectivement la couronne impériale. Il la refusa. L'empire ne devait se faire que par la force et par les princes, par le moyen de l'aristocratie allemande, non par le peuple allemand ; et il devait se faire par la guerre, contre l'ennemi héréditaire, contre la France qui représente historiquement l'antithèse de l'idée impériale germanique, les idées de liberté et de personnalité. Tel est le sens du conflit provoqué par Bismarck en 1870 et du couronnement de 1871 à Versailles, qui se fit avec l'assentiment tacite ou la complicité absurde de la plupart des gouvernements

et des peuples de l'Europe, si même on ne discerne pas chez eux quelque bruit d'acclamations.

LA CULTURE

On voit maintenant comment l'Allemagne croit poursuivre une mission divine et s'entend dire, sans s'étonner, par son empereur qu'elle est le « peuple élu ». Quant à l'empereur lui-même, lorsqu'il publie à Berlin, en 1891, ses sermons de prêtre et d'évêque prononcés à bord de son yacht devant l'équipage, et les intitule : « La voix du Seigneur sur les eaux », on doute de quel Seigneur il s'agit, le seigneur Dieu ou le seigneur Empereur ; et bien qu'on n'ait pas lieu de douter de la piété de l'empereur, on se persuade que le titre implique une part d'auto-adoration.

En fait, l'Allemagne intellectuelle est athée ; et si elle s'accommode de la devise : « Dieu avec nous », c'est que la formule constitue une fraude pieuse à l'usage des simples, Dieu étant aux yeux des habiles d'autant plus avec eux qu'ils sont eux-mêmes Dieu, pensent-ils. Il faut leur accorder qu'ils considèrent leur divinité comme en travail et tenue d'être laborieuse.

Et à présent, qu'est-ce que cette « culture » dont ils font la propriété de l'Allemagne et qu'ils sont impuissants à définir? Nous pouvons le faire à leur place. C'est le sentiment orgueilleux, la soif de la domination des âmes que nous avons vue se réveiller indélébile à travers leur histoire germanique, sous un nouveau nom, la tendance indéracinée « au grand

asservissement de conscience » que Renan attendait d'eux avec jubilation, un titre qu'ils donnent à leur appétit inassouvi pour l'exercice de ce pouvoir spirituel qu'ils convoitent toujours et n'atteignent jamais.

VIII

L'ALLEMAGNE BRUTALE

L'ABSOLU

« Qui fait l'ange, fait la bête », dit Pascal. Et tout de même qui fait le dieu fait la brute.

La philosophie allemande a vaticiné au peuple allemand qu'il était la suprême incarnation de l'absolu. Le peuple allemand en a tiré cette leçon qu'il était chargé de faire passer partout l'absolu en acte. Il lui incombait d'organiser la conquête allemande universelle à l'imitation de l'empire romain, mais en prenant le contre-pied de la civilisation latine et chrétienne ; il y aurait au sommet un César divin qui serait à la fois *imperator* et *summus pontifex*, dispensateur des biens temporels et arbitre des âmes. Et le travail de préparation a été attaqué sur tous les points.

Comment réaliser l'absolu allemand en histoire? Par le labeur le plus obstiné et le plus méticuleux,

on s'emparerait de toutes les sources ; quant à ce témoignage objectif des siècles, on l'organiserait d'un point de vue subjectif et on le falsifierait sur tous les points où il serait utile. Déjà après la guerre de 1870, notre Fustel de Coulanges protestait contre ces basses méthodes au nom de la loyauté de l'histoire. De l'Allemagne, on ferait le centre historique du monde, sous prétexte qu'elle a été longtemps dotée du titre impérial. Et il s'est trouvé un certain nombre de ridicules Allemands pour soutenir que tout ce qui avait paru de grand hors des limites de l'Allemagne avait pourtant une origine allemande. C'est ainsi que Shakespeare le Celte devient un Allemand, Léonard de Vinci n'est autre qu'un certain Wincke, Titien ou Vecellio est Vetzell, Michel-Ange Buonarotti est Bohnrodt, Lafayette, Descartes, Pascal, Cuvier, Robespierre, Balzac, Musset, Lamartine, Hugo, Zola sont de race allemande. Arouet de Voltaire est Arwid, Diderot Tietroh, M. Briand est Brandt. Bonaparte était Allemand, Jeanne d'Arc aussi et de même Jésus-Christ, dont le nom est l'équivalent d'Arminius ou Germanus. Qu'il se trouve dans un peuple des fous pour avancer de tels coq-à-l'âne, c'est triste ; mais qu'il s'y trouve tant de sots pour les écouter gravement, voilà qui est stupéfiant.

Pour s'emparer de la nature, les Allemands ont déployé les plus étonnants efforts. Leurs laboratoires ont été merveilleusement développés pour en surprendre tous les secrets, et une prodigieuse organi-

sation économique, industrielle et commerciale, servie par un incomparable réseau de chemins de fer et de canaux, a tendu à en mettre en valeur toutes les ressources et toutes les forces, à en faire absolument, selon la formule de Fichte, « la propriété de la raison ».

Bien que leur littérature soit la moins universelle du monde et assurément la moindre parmi celles qui comptent, ils se persuadent fortement de son excellence; conformément aux fadaises proférées par Fichte sur les vertus mystérieuses de la langue allemande, ils veulent y entendre la voix même de l'absolu. En peinture, ils n'ont jamais eu le sens ni de la couleur ni de la lumière, et ils se rejettent sur le dessin, qui s'apprend davantage par le travail et relève plus directement de l'enseignement pédagogique; toutefois ils ne sauraient le rendre bien finement expressif; ils procéderont par masses et, cherchant dans cette voie une manifestation de l'absolu et un symbolisme de la force brute, ils aboutissent au style colossal qui fait à peine partie de l'art et dont la laideur paradoxale et inexprimable ne trouve presque pas de points de comparaison, sinon peut-être chez les Papous. Dans la musique qui, étant de tous les arts le moins pur d'éléments sensibles, est celui où ils ont le mieux réussi, ils ont atteint avec Wagner une forme de colossal où cette fois ne manque pas une sorte de violente valeur esthétique, mais qui exprime davantage le débandement des forces naturelles que le chant des émotions humaines.

Leur pédagogie, dont il ne faut pas séparer la pédagogie militaire, s'est proposé, conformément au programme de Fichte, de s'emparer de tout l'homme, sans y presque rien laisser d'individuel, et de le « mécaniser ». Les disciplines en sont conçues comme essentiellement collectives ; il ne s'agit pas de former l'individu, encore bien moins est-il jamais question de « l'émanciper », comme on dit chez nous ; l'affaire est de l'adapter absolument à la machine sociale. Le maître d'école allemand doit être envisagé comme un sous-officier de l'ordre civil. L'élite sera fournie naturellement par les classes supérieures et l'élite militaire spécialement par la noblesse. S'il y a un grand homme, il sera une force absolue qui saura bien se faire jour d'elle-même.

Le peuple allemand n'a pas besoin d'apprendre la vertu, car, d'une manière générale, il ne peut pécher absolument, étant le divin sur la terre. Les individus allemands eux-mêmes sont vertueux par nature. Aussi appartient-il à ce peuple extraordinaire d'organiser l'empire universel éthique. L'Allemagne se complait autant dans la louange de sa vertu que nous nous complaisons dans l'étalage et on pourrait dire dans le déballage de nos vices, toujours mis en montre ; mais nous ne sommes pas pharisiens...

Enfin tout a été fait pour porter le militarisme à l'absolu. On s'est moins proposé de faire du soldat un homme courageux et conscient de son courage qu'une machine absolument obéissante et même

craintive par rapport à ses chefs. Cette conception est une tradition fondamentale de la Prusse. Je n'entends nullement dire par là que les Allemands manquent de courage, une telle allégation n'aurait pas de sens ; mais ce courage demande à être discipliné et employé par une méthode collective où l'individu laisse sa personnalité sous les sévices corporels et dont le symbole est le pas de parade. Ainsi est montée une machinerie guerrière énorme, admirablement agencée jusque dans les détails et qui évoque de nouveau les idées de colossal et d'absolu.

TROIS TÉMOINS ALLEMANDS

Toute cette machinerie remontée pour produire des effets immenses, comment et pour quelles œuvres sera-t-elle employée? Il est à craindre que ce ne soit pour des œuvres brutales. De cette brutalité allemande, nous avons en foule des preuves dans l'histoire et nous sommes à une heure où elles sont trop multipliées et trop publiques pour qu'il soit nécessaire de les énoncer expressément. Mais puisque nous avons en vue la brutalité de l'Allemagne divinisée, invoquons le témoignage de trois Allemands qui précisément aient représenté l'homme allemand en lutte avec Dieu. Par une rencontre remarquable, ce sont les trois plus grands artistes de lettres que l'Allemagne ait produit depuis 150 ans : Gœthe, Heine et Nietzsche.

Gœthe est un élève des Grecs, des Latins, des Fran-

çais. Il passe pour avoir été un olympien, affectant tout au moins une physionomie impassible. L'œuvre par excellence de toute sa vie est incontestablement son *Faust*. Est-il bien sûr que dans le *Faust* il se tienne délibérément au-dessus de son œuvre et qu'il ne s'y mêle pas? Dans tous les cas, ayant à créer, à choisir un héros, en qui il a quelque pensée d'incarner tout l'homme, il est tout naturel qu'il prenne et dépeigne un Allemand et même l'Allemand type.

L'origine du drame de *Faust* est dans un vieux mystère français, *le Miracle de Théophile*. Convenons que chez Gœthe il a pris une allure toute germanique. Il passe pour profond et je veux qu'il le soit ; ne nous méprenons pas toutefois sur la profondeur de cette profondeur ; il est clair qu'elle est peu de chose en comparaison, par exemple, de celle de la *Divine Comédie*. Le drame est d'ailleurs, comme l'a bien remarqué Louis Bertrand, orienté vers l'enfer en dépit d'une terminaison postiche.

Il commence par un commentaire de l'Évangile de saint Jean, commentaire qui est un désaveu, puisqu'il place à l'origine des choses l'action. Quelle action? Une action qui va en fait se révéler fort méchante, puisqu'elle va accepter la collaboration du diable. Faust est d'ailleurs convaincu que la raison ne sert qu'à rendre l'homme plus brutal, ce qui est une pensée assez séante à un Allemand, et le poète manifeste son optimisme en déclarant qu'au bout du compte le mal fait toujours le bien. Marguerite est

séduite, elle empoisonne sa mère, sa faute est cause de la mort ou plutôt de l'assassinat de son frère et elle tue son enfant ; enfin elle devient folle et meurt à son tour. Faust marche à de nouvelles destinées, poussé par la fureur de jouir de tout et de tout posséder. Sa manière d'organiser le crédit sur le néant à la cour de l'empereur est bien remarquable. Le voilà pour son compte empereur d'Orient et époux d'Hélène. A peine leur fils Euphorion est-il né que ce rejeton veut violer les femmes et faire la guerre ; mais d'abord il se tue en essayant d'escalader le ciel. Hélène disparue ne laisse d'elle à Faust qu'une vide dépouille. Revenu au service de l'empereur d'Allemagne, qui est d'ailleurs un franc imbécile, Faust gagne une bataille en usant, grâce à son inséparable ministre Méphistophélès, de sorcelleries et de prestiges, non sans avoir ranimé toutes les vieilles fureurs héréditaires, même les plus lointaines et qui semblaient abolies et désuètes. Devenu ingénieur, il laisse détruire la paisible demeure de Philémon et de Baucis dans l'appétit qu'il a de conquérir la terre et la mer. Enfin, cet esprit insatiable ne se déclare content que d'une œuvre toute matérielle, et si content qu'il expire. Ce n'était pourtant rien de plus que ce qu'ont fait tant de moines, et c'est même infiniment moins, puisque de la part des moines, les défrichements et conquêtes sur la nature jusqu'alors indomptée et hostile, s'accompagnaient toujours d'une œuvre morale dont l'entreprise de Faust ne

présente pas la moindre trace. Cette vue du poème à vol d'oiseau n'est pas pour déprécier l'observation aiguë et réfléchie de Gœthe, pour nier les ressources de son génie plastique ; elle est seulement pour montrer que l'agitation effrénée de Faust est radicalement vaine, ne laissant derrière elle que ruine et néant, table rase et n'aboutissant absolument à rien, sans que le génie germanique du poète ait l'air de s'en soucier et comme si, après tout, il le trouvait fort naturel et que ce fût là le dernier mot des choses. En somme, l'active brutalité de Faust est un élément qui se suffit à lui-même.

Le pauvre Heine semble Méphisto détaché de l'œuvre du maître, mais qui aurait gardé un fonds de tendresse d'un ancien commerce avec les anges. Ce fut une bonne action de sa part d'écrire *l'Allemagne,* pour nous avertir de ce que ce pays recélait de dangers pour nous et pour nous mettre en garde. Il semble cependant que ce qu'il y avait d'allemand en lui ne puisse se défendre d'un tressaillement de joie à l'idée de voir se réveiller la force brutale du colosse germanique et le marteau de Thor faire voler en pièces les cathédrales gothiques. Et pourquoi ce soulèvement sauvage? A cet effort énorme, ce nouveau prophète ne voit pour résultat que le pur néant, à moins que ce ne soit quelque chose de précieux pour l'humanité que des fêtes orgiaques déchaînées en un délire brutal qui se saoule de vins et de filles.

Le troisième de ces hommes est, comme les deux

précédents, un disciple de notre littérature, et il se rattache avec passion à l'art méditerranéen ; quant au sang, il se veut slave et polonais et nul n'a plus copieusement injurié les Allemands ; mais pour l'âme, il est tout germanique. Nietzsche se targue d'avoir tué Dieu et la morale. Il divise les hommes en deux castes : les maîtres, les hommes de proie à qui conviennent la ruse et la cruauté, qui s'arrogent tout droit de pratiquer le meurtre, le pillage, la torture et la violence ; et, d'autre part, les esclaves, ceux qui ont pour règle de vie la pitié, la douceur, la patience, l'industrieuse activité, l'humilité, la bienveillance, la bonhomie. Nietzsche professe une haine particulière pour les prêtres dont la fonction sociale est précisément de faire naître et d'entretenir ces vertus. Il entend prêcher la doctrine contraire : « Soyez durs ! faites souffrir ! » Ces doctrines de bourreau esthète font naître vis-à-vis de Nietzsche un sentiment qu'on rougirait d'avoir pour aucun autre, et c'est un succès qu'il ne désavouerait pas d'être le seul à le provoquer ; tout en jouissant de sa littérature là où elle le mérite (et ce n'est pas partout, car il arrive qu'il ennuie), on le voit avec une sérieuse satisfaction à la fin de sa vie, abruti, gâteux et tombé même au-dessous d'une souffrance où pourrait demeurer de la noblesse. M. Hauptmann affirme que tous les soldats de la culture ont dans leur sac ce Zarathoustra germanique, et ce n'est peut-être pas une petite explication de beaucoup de leurs brutalités et de leurs crimes.

L'ÉTAT-DIEU

Engagés dans cette direction tout anti-chrétienne, on affirme que nombre d'Allemands ont voulu restaurer les anciens cultes païens de leur race, ranimer leurs vieilles divinités, assoupies comme Barberousse, et, selon les prévisions de Heine, sont retournés délibérément en d'étranges cérémonies jusqu'au Wotanisme.

Quoi qu'il en soit de ces folies archaïques et monstrueusement mystiques, il est du moins un dieu à qui nul Allemand ne refuse son adoration, et c'est l'État prussien. Treitschke, Jellinek, Laband et d'autres, fidèles à l'esprit de Hegel, en font l'absolu à la fois idéal et réel. Dans cette position de dieu, les contrats ne l'engagent pas, il ne peut admettre la validité d'aucun tribunal international, la guerre est pour lui la seule forme de procès et elle est en soi morale et sainte. C'est un non-sens que d'invoquer en cette affaire le christianisme ou l'humanité ; la seule affaire, comme Nietzsche l'a proclamé, c'est la puissance. Un état faible est par définition une absurdité et on condamne les petits États à périr. Les plus féroces de ces théoriciens, inspirés du Français Gobineau dont ils ne laissent pas d'ailleurs d'altérer gravement les vues pessimistes, tels l'Anglais germanisé Chamberlain et les Allemands Driesmans, Wotmann, Wolf (par quelle mystérieuse concordance celui-ci

porte-t-il le nom de « loup »?) poussent leur désir jusqu'à l'extermination des races. Dans tous les cas, un point est mis hors de conteste, c'est que l'Allemagne doit demeurer seule et divine maîtresse du monde.

L'ABSOLU DE LA GUERRE

Pour réaliser cette destinée, disons mieux : pour accomplir ce devoir, qu'a-t-elle à faire? La guerre à son tour doit être portée à l'absolu. Une première partie à gagner, c'est autant que possible de faire passer l'adversaire pour l'agresseur au prix de n'importe quel mensonge. Une fois la guerre commencée, interviennent à propos les idées qu'il est impossible à l'Allemagne de pécher, qu'elle a pour mission de régénérer et de guérir par la violence le monde malade et que l'État allemand est au-dessus de toute morale. Clausewitz loue l'emploi de la terreur sanglante ; il estime que tout principe de modération est en l'espèce une absurdité. Von Hartmann réfute Bluntsckli qui demande quelque codification des lois de la guerre. La vraie loi de la guerre est de porter à l'adversaire le plus grand dommage possible et de le faire souffrir systématiquement selon les vues et suivant les ordres du « commandement », sans égard à aucune pitié. Qu'il y ait aucune violence illicite, c'est ce qui est plus que douteux. Le terrorisme est à tout prendre la voie la plus humaine, parce que, brisant la résistance des volontés, il abrège la durée des hostilités.

Le livre officiel *De la pratique de la guerre en campagne* réprouve les conventions de la Haye signées par l'Allemagne, en déclarant nettement qu'elles ne seront pas observées dans la réalité. En fait de règles, il n'y en a pas de plus sûre que celle des représailles, et c'est un recours qui manque souvent à l'un des belligérants. Il est sage de contraindre les provinces envahies à collaborer avec l'envahisseur pour son succès. Le catholique Erzberger, le juif Harden, les protestants Dryander et Deissmann, tous bons nietzschéens, demandent qu'on brûle Londres, s'applaudissent qu'on ait massacré l'innocente population de Louvain, bombardé les cathédrales de Reims et de Paris, torpillé le *Lusitania*, l'*Ancona*, la *Ville de la Ciotat*. Ils n'ont rien à dire sur le massacre des Arméniens. Il n'y a plus, comme dans toutes les guerres antérieures et même celles des anciens Grecs, de trêve pour enterrer les morts ni recueillir les blessés. On a descendu au-dessous du niveau de toute civilisation et l'empereur Guillaume ordonne à ses soldats de faire oublier les Huns.

LE SATANISME

Ce retour conscient à la barbarie est beaucoup plus abominable qu'elle, en ce qu'elle était spontanée et irréfléchie ; il prend tout le caractère d'un crime.

Au fond de cet affreux désordre moral rampe cette idée métaphysique, entièrement exprimée par la phi-

losophie allemande, que le néant est avant l'être ; que la matière, l'inconscient et la force brute sont avant l'esprit et le bien ; que donc le bien est absolument impuissant par lui-même et ne se réalise que grâce au déchaînement de toutes les puissances du mal. Ainsi le mal est le bien, et inversement le bien est le mal en tant qu'il est affecté d'une inefficacité radicale. C'est ce que veut la logique de l'identité des contradictoires. M. Émile Boutroux a magistralement montré que ce sont là essentiellement les traits du satanisme.

IX

LA FAILLITE DU GERMANISME

LA TRISTESSE DU NÉANT

Dante nous a représenté Satan triste au fond de l'enfer dans une posture qui n'est pas sans analogie avec celle du *Penseur* de Rodin, ce penseur pénible qui a l'air de se donner beaucoup de mal pour arriver à ne penser à peu près rien. Comme ce *Penseur*, et plus encore comme Satan, le génie allemand est triste et a conscience de la faillite à laquelle il est appelé : le poème des *Wibelungen* de Wagner la lui a prophétisée et il faut laisser aux artistes allemands d'avoir mieux exprimé qu'aucuns autres la tristesse du néant.

Il n'y a guère d'estampes de Dürer qui soient plus célèbres que *le Chevalier, le Diable et la Mort* et *la Mélancolie*, et ce n'est pas sans raison que l'attention de la postérité s'est particulièrement arrêtée sur ces deux pages : c'est qu'elles découvrent le fond du sentiment de la race dont Dürer est un des représentants les plus significatifs. On connaît cette composition où le chevalier allemand est suivi, ce qui ne surprend pas trop, par un diable à tête de porc, quoique cornu, tandis que la Mort couronnée, chevauchant près de lui, dresse un sablier surmonté de l'heure. Or on discerne bien que la Mort ne représente pas seulement les œuvres que fait le soldat, mais le néant de ses œuvres. La *Mélancolie*, c'est le néant de la science, la désespérance absolue aux ailes repliées qui ne connaît plus rien de la consolation ; c'est en vérité une figure de la damnation.

Holbein, dans ses *Simulacres de la mort* a exploité le vieux thème français de la danse macabre, mais avec une verve terrible qui s'accompagne, comme chez Luther, d'une sorte de joie sauvage d'envoyer tout au diable.

Cette tristesse foncière de la race germanique, si visible dans ses œuvres maîtresses, après s'être dissipée à la lumière de nos idées, a reparu après deux siècles avec la décroissance de l'influence française. Le problème du suicide est discuté dans J.-J. Rousseau et Xavier de Maistre et résolu par la négative ; Gœthe conclut par l'affirmative dans *Werther*. L'iro-

nie de Méphistophélès souligne constamment le néant de l'activité ardente du surhomme Faust. Heine, ce Méphistophélès vivant, ou du moins à demi vivant, fait entendre, à côté du chant de tous les sentiments, l'ironie funèbre et montre le rictus du squelette. Rien de plus triste que ses appels à la débauche. C'est une sorte de mélange de Klingsor et d'Amfortas, un poète qui ne peut plus célébrer le saint sacrifice.

Schopenhauer est expressément le philosophe du néant. La science ne lui paraît pas moins triste qu'à Dürer et doit aboutir légitimement, selon lui, à l'anéantissement volontaire de l'âme. La volonté de vivre, qui est au fond des choses, se déchire par la lutte et l'égorgement mutuel des espèces ; le désir s'élève toujours plus inassouvi, la douleur est à proportion de l'intelligence et du génie et le seul remède est dans le nirvana indien, le renoncement à tout, sauf à la mort.

Son disciple M. de Hartmann nous décrit laborieusement l'intelligence, l'idée occupée à corriger les bêtises de l'inconscient vouloir vivre. L'auteur met tous ses soins à détruire d'avance en nous toute espérance que nous placerions dans le ciel ou dans l'avenir, et après nous avoir expliqué comment nous pourrions en finir avec ce monde, il calcule mathématiquement les chances qu'il y aurait pour que le néant désormais fût durable.

Dans Wagner, je discerne un double courant. L'un est latin, celtique et chrétien. Il est sensible dans

Rienzi, où monte vers Dieu une telle prière, dans *le Hollandais volant*, dans *Tannhauser* qui impliquent une rédemption par l'amour, dans *Lohengrin*, dans *Parsifal*, et une gaieté assez saine, encore qu'un peu grosse, coule dans *les Maîtres Chanteurs*. Mais dans *Tristan et Isolde*, disciple de Schopenhauer, Wagner fait aboutir l'amour à la soif de l'anéantissement ; et quand il chante dans les *Nisbelungen* la légende de la race germanique, il ne manque pas de faire écrouler dans le néant le monde des dieux et des hommes.

Nietzsche danse sur les ruines du monde moral : quoi de plus triste que cette danse de fou? Son invention du retour éternel est d'un désespéré qui veut à tout prix se raccrocher à sa désespérance et à sa folie. Quel œil d'envie il jette sur cette civilisation méditerranéenne dont il sent la supériorité ! Mais il n'y peut atteindre et de nouveau il reprend sa danse morte en agitant sa marotte.

Parmi les peintres de race allemande, il n'en est aucun, je crois, qui ait eu autant d'influence en Allemagne que Boecklin, et ce n'est pas sans raison. Ce n'est pas qu'il vaille rien ni qu'il ait rien apporté en ce qui concerne la couleur ni la lumière. Mais il déploie par les lignes une véritable puissance. Il sait chanter les forces élémentaires de la nature ; il peint des Tritons qui n'atteindront jamais, à travers les vagues, la beauté qu'ils poursuivent, lourdauds grossiers que leur rêve fuira toujours avec ironie. Il exprime remarquablement bien l'inutilité de l'amour :

Calypso est assise au premier plan avec la bouche amère d'une femme qui se sent délaissée, Ulysse lui tourne le dos, regardant « les espaces immenses des mers », et on sent bien qu'il subit l'attrait, non point d'Ithaque, mais du gouffre infini. Cette autre toile où, au bout d'une allée d'arbres immobiles, une théorie de femmes s'approche d'un autel du feu, exprime l'inexprimable inutilité des cultes et symbolise l'immuable sacrifice au néant. L'ange exterminateur qui laisse derrière lui la rue vide où gît seulement le cadavre et où s'étale la flaque de sang, raconte silencieusement le triomphe irrésistible du massacre dont l'héritier est l'invincible néant ; et si dans *l'Ile des morts* des barques funèbres amènent des cercueils, il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de vivants et que tout est mort. L'œuvre tout entière est une ode terrifiante et d'une énergie germanique au néant.

NOTRE GÉNIE

L'effort allemand est condamné au néant et à l'avortement, s'il n'est fécondé par la civilisation latine, qu'il serait plus court d'appeler simplement la civilisation. Heureusement, elle a toujours vaincu. Rappelons-nous les trois actes précédents : victoire de l'Occident, victoire de l'Italie, victoire de la France ; le quatrième acte finira de même. Rappelons-nous aussi combien ils furent longs : 900 ans, 300 ans,

120 ans ! L'acte qui occupe la scène s'est ouvert depuis 125 ans environ et c'est de ce biais que le considèrent les Allemands eux-mêmes. Nous ne pouvons prédire l'heure où il finira, mais tout le passé nous est garant qu'il finira bien.

Dans les lignes de ces perspectives, l'histoire de France prend une noblesse singulière : on voit que nous avons toujours défendu la liberté de l'Europe. Sans nous, il y aurait eu un empire comme en Perse, en Chine ou à Byzance, et l'Occident putréfié aurait succombé à la barbarie soit intérieure, soit orientale. Nous avons été le sel de la terre.

Et ne médisons point de nous-mêmes ni de notre réelle constance : nous avons été fidèles à notre génie et à notre mission en dépit de tous changements de notre forme de gouvernement politique. Nous avons contribué à l'indépendance des États-Unis d'Amérique sous Louis XVI, nous avons fondé la Grèce sous Charles X par la bataille de Navarin et cette glorieuse expédition de Morée que conduisit le général Maison. Nous avons permis à la Belgique de naître sous Louis-Philippe, nous avons fait naître la Roumanie et nous avons assuré la résurrection de l'Italie sous Napoléon III ; et aujourd'hui nous combattons pour tout le monde sous la République.

Le temps où nous sommes et les impondérables travaillent pour nous. Le mouvement des nationalités vers l'indépendance n'a cessé de s'accentuer. La Norvège tout récemment a voulu se séparer de la Suède ;

la liberté de l'Irlande a cause gagnée ; la Bulgarie a été tirée du tombeau par la Russie ; la Serbie veut être et plus être, comme c'est son droit ; c'est un scandale désormais intolérable que la Pologne ne soit pas, et l'Arménie trempe sa reconnaissance dans un bain de sang. Or, nous autres Français, nous représentons l'idée générale de l'indépendance individuelle, le principe de l'individualisme contre celui du mécanisme et de l'organisation matériellement biologique ; et nous ne le représentons pas seulement pour les individus humains, mais aussi pour ces autres plus grands individus que sont les nations. Chez nous bat le cœur de ce qu'on pourrait appeler le félibrige des peuples. Or quelle apparence que l'homme moderne consente à redevenir un rouage passif dans la société, et qu'aucun peuple se résigne à demeurer longtemps un esclave dans l'Europe?

Ce qui fait actuellement la force de l'Allemagne, c'est précisément que, par rapport à l'Europe et aux pays qui l'enveloppent, elle est en retard. On peut même déterminer quelles circonstances se combinent pour qu'elle soit présentement au point culminant de sa force. Elle sort de l'état féodal pour s'unifier comme il est arrivé en France sous Henri IV ou comme il vient d'arriver également au Japon ; moment extrêmement favorable à l'accroissement de puissance des nations qui se trouvent en état d'utiliser subitement, et d'un effort unique, de grandes réserves d'énergies éparses et accumulées ; et ce qui est un phénomène

presque nécessairement concomitant du précédent, elle vient de s'enrichir après des victoires. Ces circonstances exceptionnellement favorables sont de nature essentiellement transitoire, elles vont passer. L'âme de désordre que l'Allemagne porte en elle reparaîtra. Elle est momentanément domptée par une discipline artificielle, mais elle s'est manifestée au cours de l'histoire par trop de preuves pour qu'on puisse douter qu'elle se réveillera un jour. Il sera peut-être difficile d'empêcher que l'Allemagne empeste de nouveau l'Europe par sa décomposition intérieure, comme elle l'infecte depuis quarante ans par son expansion extérieure ethnique, intellectuelle et armée. Elle est si inhabile entre l'anarchie et la servitude! Pour qu'elle ne pourrisse pas, il faudra encore qu'elle se latinise.

Pour nous, notre situation morale est dès à présent meilleure qu'elle ne fut jamais, par suite d'une double révélation qui s'est produite. Souvenons-nous, d'ailleurs avec une sérénité rétrospective, qu'en 1870 nous eûmes à peu près contre nous, juste ou injuste, mais dans tous les cas merveilleusement aveugle, l'opinion universelle. Sauf quelques nobles Italiens comme Garibaldi, qui se battait, et Victor-Emmanuel, qui se serait volontiers battu pour nous, qui était de notre parti? Non point la majorité des Anglais, ni le président des États-Unis qui félicitait le roi de Prusse, ni le gouvernement russe qui n'avait pas oublié Sébastopol, ni l'Autriche qui nous gardait une

légitime rancune de l'avoir abandonnée en 1866. Partout, M. Thiers, implorant de l'aide pour la France, trouva des visages de glace et des oreilles fermées.

Aujourd'hui le tableau est changé. C'est que l'indéracinable germanisme s'est dévoilé, aux yeux du monde stupéfait et scandalisé, dans sa laideur barbare, tandis qu'au contraire l'âme de la France a relui dans une bonté que des apparences superficielles défiguraient, et telle même que son histoire si magnifique pouvait à peine le faire espérer.

Ce contraste est gros de conséquences incalculables pour l'avenir.

Il a semblé aux éditeurs de ce livre qu'il ne pouvait y avoir de plus éloquent commentaire aux judicieuses idées qui y sont exposées que la publication, en appendice, des notes d'un voyage que M. Georges Dumesnil a fait en 1882 en terre annexée et qui l'a conduit jusqu'à Trèves. Les lignes consacrées à la rive gauche du Rhin sont, après trente-cinq ans, d'une poignante actualité : souhaitons que la question reçoive une solution conforme à celle dont M. Dumesnil indiquait la patriotique utilité.

I

METZ

Pagny-sur-Moselle. — Les premiers casques. — Une leçon de politesse allemande. — Un reptile de M. de Bismarck. — Une digne entrée à Metz : les recrues lorraines. — La porte Serpenoise. — Trois maréchaux de France : Ney, Fabert, Bazaine. — La trahison. — Que Metz n'a rien d'allemand. — Haut fait de la philologie tudesque. — Aspect de Metz. — Souvenirs de France. — Tristesse de Metz. — La Terreur. — Paysans lorrains. — Idylles lorraines.

Jeudi 9 novembre 1882.

La station frontière des nouvelles limites franco-allemandes, sur le chemin de fer de Nancy à Metz, est Pagny-sur-Moselle, un nom bien français, n'est-ce pas? et qui ne justifie guère les paradoxes historiques de MM. les savants d'outre-Rhin. Je retrouve, avec une émotion qu'on me dispensera de décrire, les fameux casques à pointe dont la vue m'avait été épargnée depuis l'occupation de la Normandie. Ici l'occupation n'a pas cessé et le casque prussien continue de poignarder un ciel qui le renie.

On change de train. Le premier individu avec lequel j'ai l'honneur de voyager en wagon allemand

est lui-même un Allemand, tête brune, corpulence respectable, chapeau de feutre noir aux larges ailes. Au moment où je tire une cigarette, en m'apprêtant à lui demander la permission de fumer, il intervient pour me faire remarquer que je dois lui demander cette permission. Je hausse les épaules et jette ma cigarette. Il comprend la balourdise qu'il vient de commettre dans son empressement de donner une leçon de politesse à un Français; il se répand en protestations et n'a de cesse que je n'aie enfin consenti à fumer.

La conversation se poursuit. Quel étrange baragouin! Bien que le quidam prétende avoir eu pour mère une Française, il jargonne dans un tel charabia, si prodigieusement émaillé d'éternels « n'est-ce pas? » que je comprends à peine les vilaines choses dont il m'assourdit les oreilles. Je crois saisir qu'il est question, dans son récit, d'espionner les environs de Nancy, de relever les distances le podomètre en poche avec un air innocent. Il se dit marchand et écrit à l'occasion dans les gazettes. Quel équivoque personnage est-ce là? Et suis-je poursuivi par ma veine ordinaire d'aventures? A Londres, j'étais l'objet des attentions de deux aimables filous, auxquels il me souvient d'ailleurs d'avoir fait agréablement la figue. En terre de Saint-Empire, aurais-je eu le bonheur de marcher d'abord sur un des reptiles de M. de Bismarck, exposant avec cynisme les petits secrets de son industrie? Je tourne le dos au monsieur dès que je mets pied à terre.

J'arrive dans la gare au moment même où les recrues de la Lorraine s'y réunissent. Les pauvres petits garçons! Tout blonds, presque enfants, si Français qu'il faut leur commander dans notre langue, marquant le pas sous l'œil d'un caporal prussien, surveillés par ces grands diables d'officiers tout noirs l'air sévère et le geste bref. Au surplus, j'ai *vu trouble.* N'est-ce pas une digne entrée dans cette pauvre ville de Metz dont je sens, ne fut-ce qu'en écrivant ceci, que j'ai le nom rivé au cœur?

On entre dans la ville par la porte Serpenoise. De grandes inscriptions en français y rappellent la résistance heureuse des Messins et du duc de Guise contre les assauts de Charles-Quint et l'armée de l'empire. Un peu plus loin à gauche, la statue du maréchal Ney, un enfant du pays. Sur la place de la cathédrale, celle de Faber, un autre maréchal, du temps de Louis XIV, celui-là. Quelques paroles héroïques de ce brave sont écrites sur le socle de la statue. « Si le roi m'avait donné une ville à garder, et qu'il fallût pour cela sacrifier ma fortune, ma vie, ma famille même, je n'hésiterais pas un instant. » Les quelques mots de Fabert sont autrement énergiques, dans leur simplicité, que le souvenir inexact que j'en ai gardé. C'est cependant avec de tels exemples sous les yeux, dans une cité où l'histoire semblait lui crier son devoir par la voix même du bronze et des pierres, c'est là que Bazaine a donné aux Messins le scandaleux spectacle de ses promenades en voiture pendant

les batailles, pour aboutir enfin à cette capitulation qui fut le véritable coup de grâce de la France.

Il n'est pas un Lorrain, pas un Alsacien du peuple, qui ne soit absolument persuadé que les choses étaient convenues d'avance entre le gouvernement impérial et l'ennemi. Ils en donnent mille preuves naïves. Mais j'anticipe — et je reviens.

Est-il besoin de dire que Metz est une vieille ville complètement et intégralement française? Les professeurs de droit international, les ethnologues les plus éminents de l'Allemagne en conviennent et le proclament eux-mêmes. Tout le monde y parle notre langue, sauf la colonie allemande que l'occupation y maintient et qui a dû elle-même apprendre le français. On a jeté sur cette couleur nationale une teinte de germanisme. Les philologues tudesques se sont creusé la tête pour retrouver la signification primitive du nom des rues, vieux noms du cru, dont nous ne songerions guère à chercher la clef. C'est ainsi que la rue Jurue devient la Judenstrasse, etc., etc. La « garde du corps *intellectuelle* des Hohenzollern » ne doit-elle pas être fière de prouver que la science des vieux bouquins a aussi son rôle dans la conquête des provinces, dans ce que nos pères appelaient d'une belle et forte expression « le violement du droit »?

En somme Metz, avec son pavé pointu, son macadam très dur aux petits cailloux pressés, ses rues tortueuses, son enceinte, ressemble à certaines for-

teresses, comme Valenciennes, dont la France couvrit sa frontière du Nord dans les derniers siècles.

On rencontre là de ces bonnes vieilles figures de troupiers français, types de l'Est, quelques-uns de ces braves gens avec la médaille militaire fièrement campée en pleine poitrine. Aux devantures des magasins d'imagerie, des scènes de la récente guerre de Tunisie, des Detaille, des gravures qui représentent et exaltent l'armée de la France.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : la physionomie générale de la ville est triste. Avant la guerre, m'ont raconté les Nancéiens, il n'y avait pas de jeunesse plus joyeuse que celle de Metz. On se réunissait d'une ville à l'autre pour faire des parties de plaisir. A présent, cette vieille gaieté française est brisée. Extérieurement, Metz est comme sous le coup d'une silencieuse terreur.

Pas d'impression plus navrante, et, au bout de quelques heures, plus pénétrante que celle-là. J'ai des recommandations particulières pour quelques habitants et habitantes de la ville. On lit soigneusement les lettres que je présente. Quand mon identité est établie, on ferme la porte à clef, on éloigne même les domestiques, on s'inquiète au moindre bruit. Mais aussi, la confiance venue, comme on s'ouvre à moi de tout cœur ! Ce sont de vieux Lorrains, vrais types d'Erckmann-Chatrian, qui maudissent Bazaine en vers et en prose ; de saintes femmes qui n'ont

8.

jamais voué personne au diable, que les Prussiens et les Allemands de toute couleur.

Partout je suis reconnu pour un Français ou plutôt un Parisien, à l'accent. Des paysans me racontent l'horreur de la guerre, la misère des réquisitions, leurs fuites avec leurs bêtes et leurs voitures au travers des armées ennemies, l'odyssée du lièvre traqué par les meutes. Ils iront voir Paris. Là est leur rêve.

La fille de mon hôte a une quinzaine d'années. Et c'est une bonne patriote qui s'est déjà signalée par plus d'un trait de caractère en face des insolences prussiennes. Elle est jolie. Un officier lui demande un jour une fleur de son bouquet ; elle la refuse. « Vous me la donneriez si j'étais officier français », lui dit-il. Et l'enfant de lui répondre : « Certainement, monsieur. » Ces petites anecdotes courent la ville et réjouissent ces pauvres annexés.

En partant, je fais une gratification assez forte aux servantes. Ma petite hôtesse veut m'en empêcher. « Bah ! lui dis-je, vous n'avez pas tous les jours un Français. » A ce moment, le facteur prussien entre en coup de vent. La jolie enfant, qui veut balbutier quelque chose, reste muette, la rougeur aux joues, délicieusement encadrée dans la vieille porte ; je me sauve, en emportant un regard que je n'ai pas payé trop cher.

II

LUXEMBOURG

La langue de Luxembourg. — Tentatives d'assimilation germaine. — Influence française. — Le cléricalisme en Luxembourg. — Symptômes. — Le libéralisme en Luxembourg. — Rapports de l'école et de l'Église. — Vue de la ville et des environs. — Démolition des fortifications.

A Metz, la langue officielle du pays est l'allemand, et la langue du peuple, le français. A Luxembourg, c'est le contraire. Toutes les affiches sont en français, mais traduites en allemand pour le peuple, qui parle ordinairement un dialecte germain. On peut dire toutefois d'une manière générale que les deux langues sont également familières à la partie éclairée de la population et qu'elle passe avec facilité de l'une à l'autre.

Ce n'est pas que les Allemands aient rien négligé pour assimiler ce pays, qu'ils mettent en première ligne au nombre de ceux qu'ils considèrent volontiers comme l'Allemagne extérieure. Les chemins de fer sont en partie dans leurs mains. Ils ont rattaché le Luxembourg à leur fameux Zollverein, cette union

douanière qui préluda avant 1870 à l'union militaire et administrative du pays. Ils se sont chargés aussi, si je ne me trompe, du service des postes, et les boîtes aux lettres de forme germanique portent la suscription : *Briefkasten.*

Par réaction contre un mouvement qui, poussé à l'excès, mettait le Luxembourg à la merci de l'Allemagne et pourrait quelque jour aboutir à une annexion pure et simple, ce petit pays tourne volontiers les yeux du côté de la France et fait bon accueil à l'influence pacifique de notre civilisation. Nous avons compté là beaucoup de sympathies pendant la guerre, et certes elles n'ont pu que s'accroître depuis lors. La liberté du Luxembourg ne court aucun danger de notre part. A supposer que nous l'ayons jamais menacé sérieusement, toute velléité de conquête a disparu chez nous. Nous ne pourrions jamais arriver au Luxembourg que sur le corps de l'Allemagne, et cette puissante antagoniste a aujourd'hui sur nous la prépondérance des armes. Si une guerre nous rendait l'avantage, notre victoire, dont l'objectif dominant serait la délivrance de l'Alsace-Lorraine, serait nécessairement associée à une revendication du droit et ne s'accommoderait d'aucune menace à l'indépendance d'aucune province. Enfin la France, après son amoindrissement, représente néanmoins des principes de libéralisme politique et social qui ont toujours quelque écho dans le cœur même des étrangers.

Une des questions vitales de la politique intérieure du Luxembourg est celle du cléricalisme. Le catholicisme est là très puissant. Il s'arrange même assez mal d'une France républicaine, qui fait la guerre à toutes les formes de l'ultramontanisme, et il tient fort en suspicion l'esprit laïque qui se respire aujourd'hui chez nous. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer certaine mesure de détail, prise récemment par l'administration luxembourgeoise. Depuis la guerre de 1870, le grand-duché entretenait constamment un de ses jeunes nationaux dans notre École normale supérieure à Paris. Il a cessé de le faire. On ne peut en rendre responsable l'enseignement de cette école, tel assurément que les jeunes gens de cet âge n'en peuvent trouver nulle part ailleurs, même en Allemagne. Il est probable que les pasteurs du petit peuple académique de Luxembourg auront craint pour leurs brebis la contagion du troupeau suspect de la rue d'Ulm. Une autre manifestation plus considérable de la puissance catholique dans le Luxembourg, c'est l'enseignement de la théologie scolastique qui continue de s'y maintenir et d'y régner.

Malgré cela, le Luxembourg a ses institutions libérales, et même son ministère *libéral* comme on peut l'être dans ce pays, sorte de ministère à la manière belge qui, tout en laissant au catholicisme la place énorme qu'on ne peut lui ôter dans le domaine des mœurs et de la société, s'efforce du moins de combattre sa tendance à l'accaparement total. Le

suffrage est presque universel. Un cens peu élevé donne le droit de voter dans les élections municipales et législatives. Le roi de Hollande, qui est grand-duc de Luxembourg, comme on sait, signe les actes deux fois par semaine, et « seulement au bout de huit jours, s'il est de mauvaise humeur ». Une des lois les plus importantes et les plus utiles que la nation se voit donner depuis quelque temps est celle qui règle l'enseignement public. Une école normale laïque est soutenue par le gouvernement. L'action du curé sur l'école primaire a été limitée. Il ne peut y venir qu'une fois par mois pour examiner les enfants au point de vue moral. Il a le droit d'y faire le catéchisme trois fois par semaine, en dehors des heures de classe. Le reste appartient à l'instruction laïque.

La ville de Luxembourg est située sur un rocher qui domine la campagne à l'entour et qui en est séparé à quelques endroits par un profond et magnifique ravin. Le coup d'œil est surtout superbe du côté de la vallée de Pépinster, dont on voit l'entrée, et qui s'en va, plus au nord, aboutir dans les provinces orientales de la Belgique. Le roc, d'un gris clair, est presque partout à fleur de terre. De l'autre côté de la vallée, l'œil se repose sur les hauteurs d'un plateau, où l'on aperçoit de loin des arbres robustes, clairsemés autour de grandes maisons blanches. Au fond du ravin, occupé par quelques industries, coule l'Alzette, que franchit le chemin de fer sur un hardi viaduc. A droite, on

aperçoit les tours et les vestiges encore imposants des anciennes fortifications.

On est en train de les démolir. Les deux gouvernements, français et allemand, y tiennent également la main, et des officiers des deux pays, m'a-t-on dit, viennent de temps à autre s'assurer que l'œuvre de destruction suit son cours. Elle s'accomplit en vertu des traités de 1867, par lesquels la province est devenue neutre et les Prussiens ont cessé d'y tenir garnison. Je ne m'étonne guère qu'ils y aient consenti, comptant bien dès lors étendre leur frontière militaire jusqu'à Metz.

Je quitte Luxembourg en tramway, à six heures du matin, par la nuit noire et le vent glacial, mais le cœur tout chaud encore d'un accueil auquel j'avais pu me croire pendant plusieurs heures en pleine France et plus jeune de quelques années.

III

TRÈVES

La *porta nigra*. — Saint Siméon. — La place centrale. — La cathédrale Liebfrauenkirche. — La momie de saint Théodulfe. — La basilique, le palais des empereurs romains. — Le Kaskeller. — Paysage. — Le pont de la Moselle.

Est-ce une ville allemande? est-ce une ville romaine? J'arrive à pied, sous la pluie, mon portemanteau à la main, avec cette impression grelottante et maussade du petit jour, par un ciel glacial et enrhumé. Au tournant de la route, je me trouve en face de la *porta nigra*, et je suis frappé d'admiration.

C'est quelque chose comme la porte romaine déjà rencontrée à Reims, mais dans des proportions et d'un effet incomparables. Ainsi, sur toute cette rive gauche du Rhin on se heurte à chaque pas aux indestructibles débris de la civilisation latine, obligée dès l'antiquité de s'affirmer et de se mettre en garde contre l'effervescence et l'expansion continuelle des peuplades germaniques.

Cette *porta nigra* est à la fois une porte triomphale et une forteresse. Elle s'appuie solidement sur de puissants pleins-cintres, qui supportent deux étages.

A droite une sorte de tour, à gauche un contrefort orné de colonnettes. On a dégagé le pied du monument ; on peut passer à côté et au-dessous. La masse est énorme, étendue en large et en hauteur, d'une sorte de noirceur étrange qui en fait une chose sombre et terrible. La pierre n'est pas émiettée, vermiculée, mais creusée aux points de jonction, si bien que chaque bloc s'avance comme la proue d'une trirème de bronze. Le caractère de force qui se dégage de tout cela est inouï.

Dans cette puissante coquille vint s'incruster au XIe siècle un pauvre moine grec du nom de Siméon. Rome catholique maintenait encore au monde, dans le domaine moral, l'unité qui avait paru se briser avec le pouvoir matériel de la France païenne. Un anachorète de l'Orient allait porter ses visions et ses austérités sous le ciel brumeux du Nord. Il fut canonisé. Dans son étonnant ermitage, on tailla deux églises.

Très curieuse aussi, la place centrale, avec ses vieilles maisons, sa statuette de saint Gangolphe sur un passage, ses images de chevaliers le long des pignons moyen âge et son ancien hôtel de ville ou Maison rouge, qui porte l'ambitieuse inscription :

Ante Romam Treviris stetit annis mille trecentis.
Perstet et æterna pace fruatur. Amen ! (1).

Le français est encore ici fort répandu parmi tout

(1) Treize cents ans avant Rome, Trèves était déjà debout. — Qu'elle dure et qu'elle jouisse d'une paix éternelle ! Amen.

le monde. Dans le café que j'avise pour y déjeuner, trois personnes savent le parler, le patron, sa fille et une vieille femme de ménage. Je dévore un excellent poisson de la Moselle et je bois avec plaisir le petit vin blanc du pays, sous la protection de l'empereur d'Allemagne et du prince impérial, dont les deux bustes me considèrent avec dignité.

Après ce sacrifice aux soucis temporels de l'existence, je m'achemine vers la cathédrale. Les parties les plus anciennes de l'édifice remontent à Valentinien.

Lourde, sans unité de style, l'église n'en est que plus extraordinaire par l'accumulation, la superposition et l'enchevêtrement de ses parties romaines, romanes, gothiques, Louis XIV. D'un côté un orgue magnifique s'élève sur une galerie à colonnes corinthiennes ; en face, le chœur, élevé également sur un haut terre-plein où culmine encore un autel colossal. Au milieu de tout cela, le centre de l'église a l'air d'une fosse, — fosse en effet, où dorment, sous leurs somptueux monuments, les anciens archevêques de la ville. Les nouveaux prélats sont plus modestes et n'ont plus qu'une petite pierre ; mais j'y vois quelques couronnes, des cierges et des fleurs naturelles.

Tout à côté se trouve la Liebfrauenkirche (Notre-Dame). Je ne goûte pas beaucoup le clinquant moderne dont elle est ornée. Mais j'y considère avec intérêt, sur quelques colonnes, des fresques presque effacées, du xve siècle, qui rappellent celles qu'on distingue sur les piliers de la cathédrale de Metz.

J'y admire le portrait du vieux Segengis, sculpté dans la pierre, merveille de naturel et de vie intense. A quelques pas de là, dort la momie de saint Théodulfe, sous un autel. On aperçoit à travers une vitre le cadavre racorni, jaune comme du tabac, couché tout de son long, recouvert d'un voile de mousseline, la tête sur l'oreiller et tombant en poussière. C'est une des reliques de cette vieille ville, où l'histoire parle, avec ses monuments, un si fier langage. Décidément, les œuvres des hommes racontent leur passé plus haut que ne peuvent faire leurs misérables dépouilles mortelles.

La basilique, qui est aujourd'hui un temple protestant, est, elle aussi, un vieil édifice romain en briques, près d'une grande place. Où s'assemblèrent les légionnaires, les soldats du roi de Prusse manœuvrent, pendant que je passe, avec leur automatique et mathématique précision.

Au coin de la place, au bout de la ville, le palais des empereurs romains ou bains romains, ruine imposante et compliquée où croissent les ronces, sans parvenir à effacer la majesté que le peuple-roi savait, pour toujours, donner aux pierres.

Enfin, hors la ville, dans le pli abrité de deux collines toutes chargées de treilles, l'amphithéâtre ou cirque romain, appelé par les Allemands Kaskeller. Il déploie son large ovale, comme au temps où l'on y livrait les prisonniers des forêts du Rhin aux bêtes féroces de l'Afrique.

Au-dessus du Kaskeller, je gravis un instant la colline. La ville déroule à mes pieds son merveilleux panorama : elle m'offre ses étranges clochetons et ses énormes bâtisses. Elle est bornée au fond par la vallée de la Moselle et les coteaux de la rive gauche du fleuve. Sur ces coteaux, se dresse une statue colossale de la Vierge qui, debout sur un socle haut comme un obélisque, semble dominer glorieusement tout le pays. Les stratifications des collines, mises à nu par le temps et qui vont en s'inclinant d'un bout à l'autre de l'horizon, finissent par aller au nord s'enfoncer dans la terre, comme si toute leur masse avait quelque jour versé et croulé sur un côté. Les vignes s'étagent partout sur leurs flancs. Le soleil illumine le tableau d'un rapide et magnifique rayon. Je veux revoir de près les flots de la Moselle que j'ai quittée à Metz. Elle coule et roule, furieuse et jaune, sous le vieux pont aux arches étroites, se brisant sur lui avec des remous et des tourbillons. Les arches ont plié le dos par places et se sont surbaissées sous l'effort. Au milieu du courant, sur le pont, un Christ étend ses bras, comme pour accrocher le dernier regard des mariniers brisés sur les piles et engloutis dans l'onde furieuse.

Ainsi, m'a-t-on raconté, mes aïeux, mariniers de la Seine, faisaient le signe de la croix avant de passer sous le pont de l'Arche, bâti par Charlemagne à Pont-de-l'Arche en Normandie, et recommandaient leur âme à Dieu.

IV

LES FRONTIÈRES DE L'EST

La vallée de la Moselle. — L'empire romain et l'occupation du Rhin. — Si la rive gauche eût été latine ! — Colonisation romaine. — Les Rhénans. — Révolution et empires. — Nouveau passage à Metz. — Les forteresses de l'Allemagne contre la France. — Première ligne de défense française. — Les chefs de la maison. — Seconde ligne de défense et troisième point d'arrêt.

Ce ne fut pas sans une certaine tristesse que je regagnai Nancy. Tandis que le train filait dans l'étroite vallée de la Moselle, en suivant exactement le cours du fleuve, je regardais fuir l'un après l'autre les mamelons de la chaîne continue des collines, toutes couvertes de vignes striées par de petits murs de pierre en gradins qui sont moins destinés sans doute à marquer les limites des enclos qu'à retenir les terres et à les empêcher de s'ébouler. Le paysage est beau et, après les plaines que j'avais traversées de Paris à Metz, il me rappelait, par son aspect pittoresque, les vallées de la Normandie, moins les grands horizons, les pâturages, la verdure et la gaieté.

En effet, le ton général, au moins en ce moment de l'année, à l'entrée de l'hiver, en est un peu rouge, ou gris de brique.

La vue des vestiges romains de Trèves m'avait profondément impressionné. La civilisation latine avait-elle donc définitivement reculé de ce côté-là? Je songeais à l'époque où cet empire romain, dont je venais de voir le puissant témoin dans la *porta nigra*, tout en étendant ses limites en Afrique et en Asie bien au delà des points où s'arrête sur la Méditerranée l'influence européenne, assurait ses frontières depuis le Danube jusqu'à l'Écosse par une série ininterrompue de fortifications qui touchaient aux Carpathes et au Weser.

Assurément l'occupation, sur la rive droite du Rhin, n'avait jamais eu qu'un caractère précaire et peu civilisateur ; elle n'y dut guère réussir. Mais il est fâcheux pour la paix du monde qu'elle n'ait pas eu un succès plus complet sur la rive gauche. Le Rhin, comme le Danube pour certains peuples, serait peut-être devenu une barrière et un trait d'union entre Latins et Germains. Au contraire, ceux-ci étant en possession de la partie inférieure des vallées dont l'origine est chez nous, ils n'ont jamais cessé de presser à notre porte. La France, constamment menacée jusque dans le bassin de la Seine par le mouvement envahisseur qui lui vient de l'Allemagne, sans qu'elle ait elle-même jamais immigré vers l'Est ; plusieurs fois foulée aux pieds, conquise même,

la France, dis-je, s'est trouvée condamnée vis-à-vis de l'Allemagne à une politique militaire, héritière de celle des Romains, et qui n'est, au fond, qu'une défensive.

L'empire romain fit pourtant ce qu'il put afin de conquérir sérieusement la rive gauche du Rhin à la civilisation latine. Toutes les grandes villes du fleuve, Strasbourg, Mayence, Coblentz, Cologne, par leur situation sur cette rive, attestent leur origine latine. Le type même des habitants est bien différent de ce que pourrait croire un Français, s'attendant à voir, en entrant dans des pays où on parle allemand, des hommes de haute taille, épais et blonds. Tous ces Rhénans sont au contraire de taille moyenne, généralement bruns et vifs, et je me suis souvent demandé, à la langue près, si je ne voyageais pas dans la compagnie d'une demi-douzaine de Bordelais.

La Révolution française, il y a moins de cent ans, trouva soudain le secret de faire accepter de nouveau l'hégémonie latine par cette contrée, où il eût été si important pour le monde que nous fussions toujours restés. Mais la race des Napoléon, en s'y reprenant à deux fois, a reculé notre frontière jusqu'en deçà des Vosges, en pleine Lorraine française. C'est du moins une fortifiante consolation que la France, dans l'intervalle de ces désastres, ait eu le temps de se couvrir au nord par des peuples neutres et libres, comme la Belgique.

Je dîne à Metz entre des Prussiens d'une part, et

des Françaises de l'autre. Celles-ci sont en noir et sortent par une porte de côté pour ne point passer proche des soldats qu'elles considèrent évidemment comme des ennemis. Dans la rue passent encore des recrues lorraines. Les pauvres garçons défilent au grand pas, portant dans de vieux petits coffres ou dans de simples mouchoirs à carreaux les humbles provisions qu'y a fourrées en hâte la tendresse des mères. La nuit est venue. Une sorte de musique sauvage les précède, rythmée et cadencée sur les coups réguliers d'un tambour au son flasque et mat, comme un tam-tam barbare. On les regarde disparaître. Bien des visages de femmes sont tristes dans l'ombre.

J'achète à Nancy une carte qu'on vient d'y publier et qui indique les nouvelles défenses respectives de la France et de l'Allemagne. Celle-ci se présente immédiatement avec son quadrilatère de forteresses qui commandent à la fois la double voie de la Moselle et du Rhin, Metz, Strasbourg, Coblentz et Mayence ; au delà, Cologne au nord-ouest, Ulm au sud-est.

Quant à la France, une ligne de pays fortifiés constitue son premier point d'arrêt. Cette ligne va de Verdun à Toul d'une part, d'Épinal à Belfort d'autre part. Une baie reste ouverte de Toul à Épinal. Nancy est en dehors de ces fortifications et livré d'avance, en quelque sorte, à l'ennemi. Peut-être n'y a-t-il guère moyen de le mieux défendre. Même pour l'observateur peu compétent, comme moi, qui a

parcouru le pays, il est évident que les Prussiens, possédant Metz et la trouée de Saverne, sont chez nous, sans que nous puissions, au moins de prime abord, entrer chez eux. Metz, situé à l'endroit où la vallée de la Moselle se rétrécit, en bouche le défilé. Garder ce bout de la passe, qui est chez nous, n'eût été que justice, puisque les Allemands pouvaient se défendre dans l'autre bout, qui est chez eux. Metz, c'était la clef de notre maison au nord des Vosges, comme Belfort au midi. Nous avons perdu à la fois une de nos deux portes, et la sentinelle avancée, Strasbourg.

Derrière la première ligne de défense que nous venons d'indiquer, une seconde a été préparée. Reims, Laon, Tergnier, Soissons appuient, en arrière, le premier tronçon établi de Verdun à Toul. Le second tronçon Épinal-Montbéliard est flanqué d'un demi-cercle de forteresses qui comprennent Besançon, Dijon et Langres. De Langres à Reims, la baie déjà ménagée dans la première ligne de défense s'élargit encore, et découvre le troisième point d'arrêt, constitué par le seul camp retranché de Paris. Que la grande ville, bourdonnante et bruyante, regarde à l'est par cette trouée ; elle verra là-bas, par-dessus les Vosges, les deux yeux ardents de l'Allemagne, qui ne la perdent jamais de vue.

V

STRASBOURG

La rue de la Cathédrale. — Dieu et le roi de Prusse. — Incendie de la cathédrale de Metz. — Le bombardement de Strasbourg. — Plate-forme de la cathédrale. — Couleur de rose ! — Le pont de Kehl. — Metz et Strasbourg. — Qu'on aille donc un peu voir les Français annexés !

Les Strasbourgeois, qui ne sont pas sots, ont donné le nom de « rue de la Cathédrale », non pas à celle qui se trouve en face du portail, mais à une petite rue par laquelle on arrive sur le côté du monument, et presque par derrière. Vus sous ce biais, les différents étages de l'édifice se superposent en effet de la plus admirable manière et pyramident en quelque sorte jusqu'à cette flèche qu'il est superflu de décrire, connue qu'elle est, et à juste titre, pour une des modernes « merveilles du monde ».

La cathédrale a eu singulièrement à souffrir du bombardement, pendant la guerre de 1870. Je ne sais si Dieu protège le roi de Prusse, comme celui-ci en est persuadé, et comme on serait tenté de le croire parfois, à de certains concours de circonstances ;

mais ce qui paraît encore plus certain, c'est que le roi de Prusse ne protège pas les églises de Dieu, ni Dieu les églises du roi de Prusse.

Quand le vieux roi vint pour la première fois à Metz, ville d'empire, on tira en son honneur un feu d'artifice, qui mit le feu au toit de la cathédrale, illumination terrible, qui donna peut-être à réfléchir au monarque sincèrement piétiste. Il a fallu reconstruire le toit qui s'élève de nouveau sur l'admirable nef, une des plus hardies et des plus imposantes dans leur nudité qu'il soit possible de voir.

Pendant la guerre, c'étaient les protégés du Seigneur eux-mêmes qui tiraient sur la cathédrale de Strasbourg le feu d'artifice de leurs bombardes. Un boulet courba la croix qui surmonte la flèche. Le feu dévora toute la toiture. De nombreux obus tombèrent à l'intérieur même de l'église, y tuant plusieurs personnes, détruisant nombre de merveilles, malgré les précautions inouïes qu'on avait prises, malgré les véritables abatis d'arbres entiers dont on avait protégé les principaux chefs-d'œuvre. Depuis lors, l'église a réparé tant bien que mal, à ses frais, les désastres. Mais les orgues ne veulent plus rendre les mêmes sons qu'autrefois. Et qui rendra jamais à la science la bibliothèque, brûlée de fond en comble? qui rendra à l'humanité la vie des femmes, des enfants, de tous les innocents écrasés indistinctement à longue portée?

Il n'est pas permis de traverser Strasbourg sans

monter sur la plate-forme de la cathédrale. Les noms de ses principaux visiteurs y sont inscrits sur des pierres. J'y vois ceux de Gœthe, de Montalembert. La foudre est tombée et a écorné celui de Voltaire. Maintenant, les gardiens vous offrent simplement des registres. J'y cherche en vain la signature de mon grand-père, qui tint jadis garnison à Strasbourg, quelque vingt ans après avoir visité, avec la grande armée, toutes les capitales de l'Europe, y compris Moscou. Déjà désenchanté du premier empereur, hélas! le pauvre homme, qu'aurait-il pensé du second?

Je laisse à d'autres le soin de décrire plus amplement les monuments et les curiosités de Strasbourg. Mais s'il m'est permis de parler ici d'une impression toute personnelle, je dirai qu'un des étonnements de la prodigieuse cathédrale, c'est sa couleur. Au-dessus des vieilles maisons grises à pignons alsaciens, au-dessus des cheminées fumeuses où nichent les cigognes, elle se dresse, et sa pierre, lavée par la pluie, est toute rose. Il en résulte un singulier mélange de grandeur et de charme. De loin seulement, vu, par exemple, des campagnes environnantes, l'édifice redevient gris à l'œil. Plus je m'enfonce vers l'Est, de la vallée de la Marne dans la vallée de la Moselle, de la vallée de la Moselle dans celle du Rhin, plus le rose devient ainsi la couleur dominante des terres et des pierres, s'alliant singulièrement avec la verdure un peu sombre et le ciel un peu terne.

Une excursion à Kehl n'est pas moins de rigueur

qu'une ascension au dôme. Qui ne connaît par quelque gravure le pont gothique du chemin de fer et le pittoresque pont de bateaux? Mais ce que ne saurait rendre le burin, c'est la rapidité avec laquelle le fleuve se précipite, brisant contre les proues solidement amarrées ses flots mousseux et purs. C'est là un spectacle majestueux, et l'on comprend, à sa propre émotion, l'espèce de sentiment superstitieux qui s'attache au nom du vieux Rhin.

Partout, le soir, j'entends parler français, chanter en français, je saisis les manifestations les moins équivoques d'attachement à la patrie française. Tel volontaire d'un an que je rencontre, engagé conditionnel dans l'armée allemande, tire de sa capote *l'Alsacien-Lorrain*, le vaillant brûlot publié à Paris, au siège de la Ligue des patriotes, contre l'Allemagne. Le dirai-je? après Metz, Strasbourg fait du bien. La première de ces deux villes, pauvre victime écrasée sous l'occupation permanente de quarante mille hommes tout prêts à se précipiter sur la France au premier signal ; Metz, dis-je, militarisée, piétinée et navrée, occupée comme en pleine guerre, fait mal à voir. Strasbourg, au contraire, est grand et vivant. On se sent là assez de monde pour que les sentiments qu'on a puissent se faire voir au dehors, et la vieille race alsacienne y apparaît avec son caractère malicieusement sceptique, fidèle aux affections, têtue, vaillante, vraiment gauloise.

Au moment de franchir le Rhin et d'entrer dans

l'Allemagne allemande, je ne résiste pas au désir de donner un conseil aux Français. Pourquoi n'iraient-ils pas plus souvent aux pays annexés? Est-ce parce que nos vainqueurs les occupent? La raison me semble plaider contre elle-même. Il est bon qu'on aille prouver à tous ces braves gens qu'on ne les oublie pas, il est bon qu'on leur porte l'argent français, l'idée française et, par-dessus tout, le rayon de sympathie qui s'échappe d'un regard, d'un serrement de mains, d'un sous-entendu aussi bien que d'une parole, et qui maintient l'union des cœurs et l'invincible espoir. On engage nos jeunes gens à aller voir l'Algérie, on les embauche pour des excursions en Suisse, en Italie, aux Alpes, aux Pyrénées. On leur recommande de visiter la France. Voilà qui est bien. Mais n'y a-t-il pas là aussi une France, la plus intéressante de toutes et la plus chère, parce qu'elle est violée. Encore une fois, qu'on y aille ; qu'on y porte le souvenir de la patrie, et je défie qu'on n'en revienne pas plus patriote soi-même, rapportant les mille témoignages précieux d'un attachement à la France qui est un honneur pour la conscience de ce siècle, qui toucherait les plus durs et plairait aux plus fiers, qui constitue pour nous à la fois une joie, une tristesse et un devoir.

TABLE DES MATIÈRES

2340-17. — Corbeil. Imprimerie Crété.

